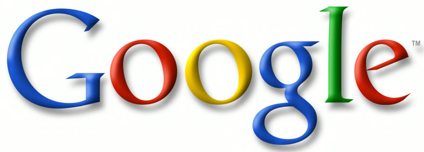
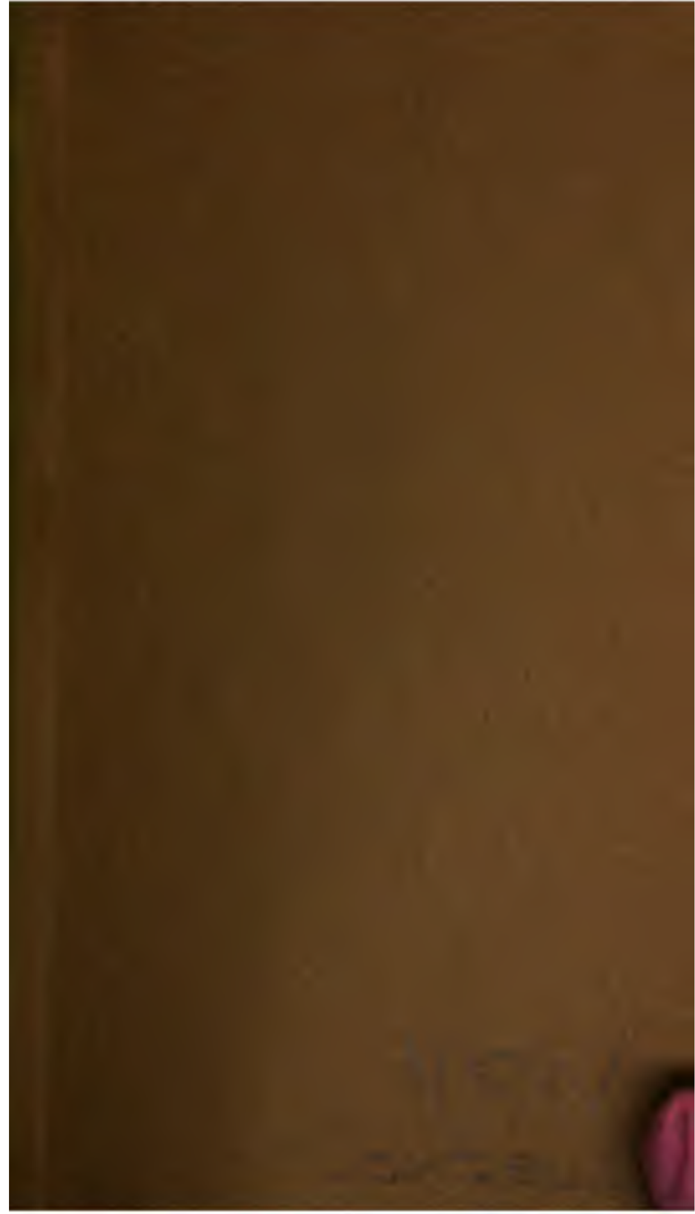



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583715 7





LE CONTEUR

DE LA JEUNESSE.



Que faites-vous là, ma fille ?



Il fut eveillé par un Lézard.

LE CONTEUR

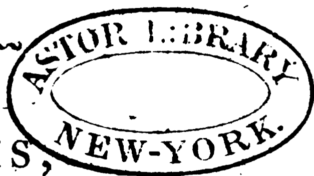
AMUSANT ET INSTRUCTIF

DE LA JEUNESSE,

Ouvrage historique et moral à la portée des Enfans et des Adolescens des deux sexes.

ORNÉ DE DOUZE JOLIES FIGURES.

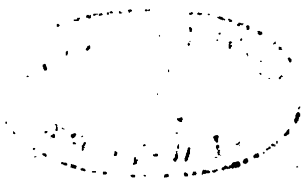
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez Ve. LEPETIT, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, no. 2.

1809.



PRÉFACE.

C'est aux pères et aux mères de mille que nous adressons avec confiance cet Ouvrage, consacré à la jeunesse, cette belle et intéressante partie du genre humain. Nos efforts seront couronnés d'un bien doux salaire, si nous apprenons que les jeunes gens, pour qui nous avons écrit, lisent avec quelque plaisir cette production, et sur-tout y puisent des règles de conduite.

Le Tasse, cet immortel auteur de la *Jérusalem délivrée*, a dit : les bords du vase qui renferme le breuvage amer, mais salutaire, doivent être imprégnés de miel : nous avons senti cette grande vérité, et nous avons tâché d'offrir à la jeunesse les fleurs et les fruits

de l'instruction. Nous avons mis à contribution les Historiens les plus célèbres, convaincus que l'Histoire retrace de grands exemples de vertu, si elle nous rappelle en même tems plus d'une erreur funeste. Les sources où nous avons puisé cet Ouvrage ont été épurées par nos soins ; nous avons dégagé l'événement que nous voulions mettre sous les yeux de nos jeunes Lecteurs, de toute la sécheresse qui l'entourait, ou de tout ce qui pouvait lui donner une interprétation fausse et quelquefois immorale. On ne doit rien épargner, on doit tout sacrifier pour s'efforcer de rendre les hommes meilleurs ; c'est au printems de la vie que les bonnes impressions se gravent pro-

fondément dans le cœur ; c'est dans la jeunesse, a dit un ancien, que la mémoire, semblable à une cire molle, reçoit et retient plus facilement toutes les formes qu'on veut lui donner : ne négligeons donc rien pour préparer, pour éclairer par des lectures morales l'esprit de celui qui doit faire un jour l'honneur de la société, n'importe dans quelque état que le sort le place. La jeunesse, avons-nous dit, est une partie intéressante du genre humain : en effet, cet adolescent qui passe de l'étude aux amusemens inséparables de son âge, qui rit et folâtre avec ses camarades, sera peut-être un magistrat éclairé, un défenseur constant de la veuve et de l'orphelin : cet autre, qui ne

rêve qu'assauts et combats, qui range déjà en bataille sa petite armée qu'il dresse et détruit à sa volonté, sauvera peut-être un jour sa patrie. Quelle source de réflexions consolantes pour l'ami de l'humanité! Beaucoup d'auteurs ont écrit sur la matière qui a fait le but de notre travail: parmi ceux qui se sont le plus distingués, nous citerons madame de Genlis, madame Leprince de Beaumont, Berquin, Blanchard, etc. Cette connaissance ne nous a point rebutés; parce qu'on a bien fait, faut-il ne plus rien faire? Nous avons tenté, avons-nous réussi? . . . . .

LE CONTEUR DE LA JEUNESSE.

LA MALÉDICTION PATERNELLE.

Noémi sortait de sa pauvre cabane la main appuyée sur l'épaule de la jeune Ruth, sa fille. L'aurore resplendissante annonçait le soleil sur les collines de l'orient; le soleil parut bientôt lui-même, et ses rayons se répandirent sur les plaines et les montagnes. Noémi promena ses regards autour d'elle, et soupira. Ruth leva les yeux; elle vit sur le visage de sa mère une larme où la lumière se jouait comme sur une goutte de rosée. O ma mère, dit la jeune Ruth, les larmes couleront-elles toujours sur ton

visage! Quand nous étions dans le pays de Moab, tu pleurais, disais-tu, parce que tu étais loin d'Israël, ta patrie; nous avons quitté le pays de Moab, nous voilà dans Israël, et tu pleures encore. — Ah! ma fille, lorsqu'après tant d'années on revoit les lieux où les beaux jours de notre enfance se sont écoulés, où nos pères ont vécu, où leurs cendres reposent, peut-on refuser une larme à tant de souvenirs, qui nous retracent des tems qui ne sont plus? Vois ces magnifiques champs de blé dont le vent du matin agite mollement les épis. — Oui, ma mère, et de ces nombreux épis il n'y en a pas un seul qui nous appartienne. — Regarde la ville de Bethléem qui embellit aussi ces plaines? — Hélas! ma mère est obligée d'habiter au milieu de ces plaines même, dans une cabane de paille. — N'admires-tu pas ces collines couvertes de pâturages, où se répandent en ce moment des trou-

peaux qui paraissent innombrables? — Je les admire; mais je n'y puis conduire que mes deux chèvres; on ne les verrait pas d'ici sur les collines parmi ces innombrables troupeaux. — Au milieu de ces douze palmiers là bas, reprit Noémi, est le puits où les jeunes filles de Bethléem viennent le soir remplir le grand vase de terre, qu'elles portent sur leur épaule en s'en retournant. J'y suis venue bien des fois dans ma jeunesse, au puits des douze palmiers; j'y abreuvais mon troupeau, j'y dansais avec les jeunes filles de Bethléem, et je m'en retournais avec elles, mon vase de terre sur l'épaule. O ma chère Ruth, qu'il est doux de revoir sa patrie, même lorsque l'on y ramène avec soi la pauvreté! Ah! si mon cœur, au milieu de tant de souvenirs délicieux, n'en renfermait pas un cruel qui le déchire sans cesse.... Ruth, ma fille, si tu avais offensé ta mère, si tu avais rempli d'amertume les jours de

sa vieillesse, pourrais-tu éprouver une joie sans mélange à la vue de l'aurore et des champs? — O ma mère! que me dites-vous, si je vous avais offensée, si je remplissais vos jours d'amertume!.... j'en mourrais de douleur! Eh bien, tu me vois vivre encore, reprit Noémi en versant de nouvelles larmes, et cependant mon père m'a maudite!....

Ruth effrayée allait répliquer; mais sa mère, par un signe, lui imposa silence. Asseyons-nous, dit-elle, sous ce genevrier. Elles s'assirent, et restèrent quelque tems sans rien dire. Noémi reprit la parole en ces termes: Ma fille, long-tems vous avez cru que je m'affligeais sur mon infortune; votre jeunesse m'engageait à vous laisser dans cette erreur; maintenant que vous voyez pour la seizième fois mûrir les moissons, je dois vous faire connaître les peines secrètes de mon cœur.

Je suis née dans Bethléem, comme je

vous l'ai dit : Booz, mon père, possède une partie des champs qui sont sous nos yeux, une partie des troupeaux qui couvrent ces collines, et de nombreux serviteurs remplissent sa maison; longtems il me regarda comme un de ses plus précieux trésors; quand j'étais assise à sa table auprès de Rama, ma mère, et que Mahalon, mon frère, était auprès de lui, la satisfaction et le bonheur reposaient dans son sein; la joie animait doucement les traits de son visage. Il nous bénissait, et prenait plaisir à parler de la gloire que nous et nos enfans devions donner à sa vieillesse. Vaine espérance! La douleur est venue en place de la joie, et j'ai été pour lui un sujet de honte et non de gloire!

Il y a environ dix-sept ans que le fléau de Dieu vint affliger Israël: les champs furent frappés de stérilité, et les épis vides et desséchés ne s'élevèrent sur les guérets que pour augmenter les regrets

des hommes. Le peuple gémit, et quitta, en partie, ses villes et ses campagnes pour aller chez les nations voisines chercher la nourriture qui lui manquait; Booz, ayant pris son or et son argent, emmena sa famille au-delà du Jourdain, et se retira chez les Moabites, où nous retrouvâmes l'abondance. Nous plaçâmes nos tentes sur les bords du fleuve Arnon, à quelque distance de Rabbath, ville de Moab, entourée de murs de briques. Nous restâmes près d'une année dans cette terre hospitalière. Je vis arriver avec effroi le jour où nous devions repasser le Jourdain. Je n'avais guère que ton âge à cette époque : j'avais vu souvent un jeune Moabite, qui, plus que ses compatriotes, paraissait touché de nos malheurs; il se nommait Elimelech. Sa compassion me l'avait fait remarquer : mon cœur m'avait parlé en sa faveur comme le sien parlait en la nôtre. Il fut le premier qui, aidé de ses

serviteurs, vint avec ses bêtes de somme nous apporter ce qui nous était nécessaire, mon père le recevait avec joie, et l'arrêtait quelquefois sous sa tente. Quelquefois aussi je le rencontrais sur les bords de l'Arnon avec ses sœurs, et il m'invitait à me promener avec elles; il se retirait ordinairement à quelques pas pour jouir du spectacle de nos jeux. Mais quelque part qu'il me vît, ou dans nos tentes ou sur les bords du fleuve, j'étais toujours la personne dont il s'occupait le plus, et pour qui il semblait tout faire: que te dirai-je, ma fille? il m'aimait, et je ne pus m'empêcher de l'aimer également.

Un jour je le vis arriver à la tente que nous habitions, suivant avec respect un vieillard qui le précédait de quelques pas. Mon cœur tressaillit dans mon sein quand je l'aperçus: je crus deviner dans son air timide ce qui allait se passer. Booz, mon père, se leva, sortit devant la tente, et adressant la parole au vieil-

lard, il lui dit : Respectable habitant de Moab, si l'ombrage de ces palmiers, si l'abri de cette tente vous sont agréables, arrêtez-vous, et recevez chez un Israélite l'hospitalité que votre nation accorde si généreusement à la nôtre. Booz, répondit le Moabite, digne fils des Patriarches, heureux père de la belle Noémi, c'est vous que je viens trouver, c'est sous votre tente que je desire prendre quelques momens de repos. Il dit, et conduit par Booz, il fut s'asseoir à l'entrée de la tente, Elimelech se plaça au-dessous de lui. Aussitôt j'apportai devant eux un quartier de chevreau, qui sortait de dessus un brasier ardent, des fruits nouvellement cueillis, et un vase plein d'un excellent vin. Ils mangèrent. Lorsque j'eus retiré les débris du repas, le vieillard de Moab parla en ces termes : je n'étais point présente; mais je pus l'entendre, et je n'ai perdu aucune parole de son discours.

Respectacle Booz, dit-il, nos deux peuples, quoique divisés par les lois qu'ils suivent et les Dieux qu'ils adorent, sont cependant descendus de la même source; Abraham fut le fondateur du vôtre, et Loth, son neveu, donna le jour à Moab, le père de notre nation: unissons-nous comme nos pères furent unis; voilà mon fils, j'ai vu votre fille; que votre bouche réponde favorablement à ma demande, et nos enfans seront époux.

Booz, pendant ce discours, paraissait triste et rêveur. Respectable Moabite, répondit-il, vous l'avez dit vous-même, nos peuples sont divisés par les lois et la religion: je n'adore point vos Dieux, et vous avez le malheur de méconnaître le mien. Pourquoi unirions-nous nos enfans, quand nos deux nations ne peuvent s'unir? votre peuple reprocherait à ma fille son origine, et mes frères [illegible] verraient d'un mauvais oeil

pour avoir fait mon gendre d'un Moabite. Restons-en donc au lien qui attache les hommes les uns aux autres. Booz se leva, et le Moabite, sentant bien qu'il n'y avait rien à espérer, se leva de même, et reprit la route de Rabbath, en consolant son fils.

Quand j'entendis cet entretien ; quand je vis le vieillard et son fils retourner sans espoir à Rabbath, mon cœur fut navré, et je versai des larmes. Mon père me surprit dans ma douleur ; il en devina le sujet, et le courroux étincela dans ses yeux. Eh quoi ! me dit-il, oubliez-vous que vous êtes une fille d'Israël ? que vous adorez le vrai Dieu, et que les enfans de Moab ne placent que de vaines idoles sur leurs autels ? Voudriez-vous que j'eusse des petits-fils qui outrageassent le Dieu de mes pères ? Noémi, je vous défends de penser au jeune Moabite qui sort de ces lieux ; et craignez d'oublier que Dieu lui-même

vous ordonne d'obéir à votre père.

Hélas! cette crainte salutaire sortit de mon cœur. Je revis Elimelech, je prêtai l'oreille à ses discours dangereux, et ma perte fut résolue. Il me fit jurer d'abandonner mon père au moment de son départ, et de me réfugier dans Rabbath, où je deviendrais aussitôt son épouse. Les passions aveuglent les mortels: je ne voulus point voir le crime que j'allais commettre, et je crus me rendre heureuse pour la vie. Suivant mon serment impie, dès que je vis les serviteurs de mon père charger les bêtes de somme et préparer notre retour en Israël, je m'échappai d'auprès de ma mère, et sous prétexte de voir encore une fois les bords fleuris de l'Arnon, je courus, comme une insensée, vers les portes de Rabbath, où je trouvai Elimelech qui m'attendait avec impatience; à l'instant même il cria à haute voix que j'étais son épouse, et me con-

duisit devant les vieillards de la ville pour le déclarer ; son père le blâma d'abord, mais quand il eut vu notre amour mutuel, il eut la faiblesse de consentir à notre union. Elimelech, entouré de ses amis, me conduisait en triomphe dans sa maison, quand mon père parut au milieu de notre chemin : l'ange exterminateur, armé de la foudre, n'eût pas produit sur moi une impression plus terrible ; je fus aussitôt frappée de toute l'énormité de mon crime, et je tombai presque sans vie entre les bras de ceux qui me suivaient avec des acclamations de joie. Je ne pus entendre les paroles du sévère Booz ; je n'entendis point non plus les réponses de mon époux.

Quand je r'ouvris les yeux à la lumière, je me vis au milieu d'une troupe d'étrangers, et sous un toit que je ne connaissais point : je sentis alors que j'étais seule, abandonnée, et je pleurais en pensant à ma mère. Elimelech s'em-

pressa de paraître, et sa présence apporta quelque soulagement à ma douleur. Sa tendresse essaya de me consoler, il me dit que mon père, après avoir exhalé le premier feu de sa colère, était revenu à des sentimens plus doux, qu'il avait enfin permis que sa fille devînt l'épouse d'un Moabite; mais que dans ces premiers momens il n'avait pu prendre sur lui de me revoir, qu'il était retourné auprès de ses bagages, et s'était aussitôt éloigné du pays de Moab.

Je ne sais quoi dans la figure d'Elimelech, tandis qu'il me parlait ainsi, ne me semblait point d'accord avec ses paroles; il n'affirmait qu'avec crainte et en rougissant; je voulais le croire et ne pouvais y parvenir: je sentais qu'il s'efforçait de faire un mensonge qui me rendît la tranquillité; et l'inquiétude qu'il me laissa fut presque aussi cruelle pour moi que l'eût été la vérité même. Hélas! la voix de mon cœur ne me trom-

pait point ; le plus grand malheur qui puisse accabler les hommes était tombé sur moi : mon père m'avait maudite ! .... Oui, ma fille, sa voix avait prononcé contre moi la malédiction que le ciel accomplit sur les enfans criminels ; j'ai tout sû depuis : il avait d'abord redemandé sa fille ; toutes les personnes qui accompagnaient Elimelech avaient envain essayé d'obtenir son consentement, il avait répondu qu'il ne devait pas y avoir plus d'union entre une fille d'Israël et un enfant de Moab, qu'entre la colombe et l'épervier. Ces paroles de mépris changèrent les cœurs des Moabites ; ils laissèrent les supplications, et répondirent avec fierté ; ils dirent qu'il convenait peu à Booz de mépriser la nation qui lui avait donné l'hospitalité et la nourriture ; et ils le chassèrent de leur ville tandis qu'on m'emportait à la maison de mon époux. Moabites, s'écria le vieillard en se retour-

nant vers eux lorsqu'il fut hors des murailles, Moabites, vous pouvez empêcher un père de parvenir jusqu'à sa fille; mais vous n'empêcherez pas la puissance de Dieu de l'atteindre : Dieu lancera sur elle, comme les traits de la foudre, la malédiction qui sortira de ma bouche. Puis élevant ses deux mains, il poursuivit avec force : je maudis la fille qui a méprisé les conseils et la volonté de son père; je l'abandonne aux mains étrangères qui l'ont ravie; ma maison ne doit plus la recevoir, mes champs ne donneront plus des fruits pour la nourrir; elle est morte pour moi, pour sa famille, pour son pays. Qu'elle poursuive le fantôme de bonheur qui l'égare; quand elle croira l'avoir saisi, elle ne trouvera que le remords dans son coeur. Moabites, voilà ce que vous redirez à la fille de Booz.

O ma fille! ô ma chère Ruth! quelles paroles terribles quand elles sortent de

la bouche d'un père irrité ! Je serais morte sur-le-champ, si j'eusse pu les entendre; Elimelech me les cacha long-tems, long-tems il s'efforça de les oublier lui-même, et jamais elles ne sortirent de sa mémoire. Quelquefois il pleurait en me regardant : il songeait aux maux que son amour avait attirés sur ma tête; mais il n'osait m'ouvrir son cœur. Ce ne fut qu'au lit de la mort, après dix ans d'un mariage que la joie n'accompagna point, qu'il me marqua tout son repentir et toutes ses craintes; il expira en me suppliant de lui pardonner. Il m'aimait; et j'étais plus coupable encore que lui; comment aurais-je pu le haïr ou l'accuser?

Quand il fut sorti de ce monde, je me trouvai entièrement seule : ses parens qui, depuis long-tems, me regardaient avec des yeux de haine, ne se contraignirent plus. Après m'avoir arraché tous mes biens, ils me firent du-

rement sentir que j'étais étrangère ; ils me reprochèrent, ainsi que mon père l'avait prédit, mon origine et le Dieu que j'adore ; ils me repoussèrent de leurs côtés ; ils m'éloignèrent, et se réjouirent quand ils me virent dans l'abîme de la misère.

Je n'osai me plaindre, j'avais mérité ces malheurs ; c'était l'effet de la malédiction qui reposait sur ma tête. Tu grandissais, ma fille ; tu voyais mes larmes couler chaque jour ; tu m'entendais gémir, et tu ignorais la cause de mes pleurs et de mes gémissemens. Comme je proférais souvent, dans ma douleur, le nom d'Israël, tu crus que je ne regrettais que les lieux qui m'avaient vu naître ; tu m'engageais à revenir dans la terre de nos pères. M'y voilà ; j'ai quitté le pays de Moab où j'avais été chercher les remords et l'indigence : je suis maintenant dans Israël où je trouve l'indigence et les remords ;

par-tout où je porterai mes pas, les mêmes malheurs m'accompagneront : ici, plus qu'ailleurs encore, je sentirai le poids qui m'accable ; ces champs me rappellent un bonheur qui n'est plus ; j'y rencontre mes anciennes amies, celles qui dans les beaux jours de l'age accouraient mêler leur joie à la mienne ; elles passent auprès de moi, et ne me reconnaissent point ; elles ont vu autrefois Noémi, cette Noémi qui avait le nom de belle ; elles ne rencontrent qu'une infortunée flétrie comme la fleur des prés à la fin d'un jour brûlant. Comment pourraient-elles me reconnaître ? Booz lui-même n'a point su démêler les traits de sa fille, quand il l'a vue passer à son. côté. La douleur a augmenté le nombre de mes années, et je ne suis plus qu'une étrangère pour ceux qui m'ont chérie le plus tendrement.

Mais pourrais-je desirer que l'on me

reconnût ? N'est-ce pas assez que mon aspect annonce que je suis malheureuse; faudrait-il encore qu'il apprît combien je suis coupable ? Je remarque, au moins quelquefois, la douce compassion dans les yeux de ceux qui me regardent, et je n'y verrais plus, si mon nom était prononcé, que l'horreur qu'inspire le signe de la réprobation. Tout Bethléem m'a connue, tout Bethléem m'a condamnée; on a plaint mon père, on a pleuré ma mère...... Ma mère! .... Viens, ma fille, viens, et sache enfin ce que je dois souffrir!....

En disant ces mots d'un air égaré, Noémi saisit par la main la jeune Ruth qui était tout en pleurs, et l'entraîna avec elle. Après avoir traversé plusieurs champs de blé, elles arrivèrent devant un petit tertre de gazon ombragé par quelques palmiers. C'est ici que je te conduisais, ma fille, dit Noémi avec l'accent d'une profonde

douleur, ici où je devrais mourir de désespoir. Sais-tu quels ossemens reposent sur cette terre? Mon effroi ne te l'a-t-il pas déjà appris? ..... Tu frémis!... Eh bien, oui, ce sont ceux de ma mère, et c'est moi qui ai causé sa mort : c'est la douleur qui l'a fait descendre au tombeau!

Noémi ne put dire que ces mots, et elle tomba sur la terre qui couvrait les ossemens de sa mère. Elle y resta longtems, et Ruth, pleurant en silence auprès d'elle, la regardait sans oser la consoler. Tu vois, ma fille, reprit Noémi, tu vois quel est le châtiment de l'enfant qui a méprisé la voix de son père.

Ecoute, ma chère Ruth, reprit-elle après quelques momens de réflexions; tel sera mon sort jusqu'au jour du trépas, la douleur et l'indigence. Tu es jeune, tu es innocente; il n'est pas juste que tes beaux jours soient perdus,

parce que ta mère a été criminelle; retourne vers les Moabites, présente-toi devant les parens de ton père; dès l'instant qu'ils ne me verront plus, ils t'aimeront; c'est moi seule qu'ils haïssent, ils s'empresseront d'accueillir la fille de leur parent, et tu seras heureuse.

O ma mère ! s'écria Ruth, ai-je donc fait quelque faute qui vous donne sujet de croire que votre fille puisse vous abandonner dans le malheur ? Non, non, en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous ; par-tout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi, et la terre où vous mourrez me verra mourir. Voilà mon vœu, ma mère; et Dieu qui nous ordonne d'aimer nos parens, doit me traiter dans toute sa rigueur, si j'ai le malheur d'y manquer.

Oui, reprit Noémi avec feu, oui, mon enfant, reste avec ta mère, partage sa douleur, supporte son indi-

gence ; ce sacrifice te sera compté : le souvenir des peines de ta jeunesse fera les délices de tes vieux jours ; tu n'auras pas à pleurer d'avoir affligé celle qui t'a donné la vie. N'imite point mon crime, souffre un instant pour jouir d'une félicité éternelle.

En parlant ainsi, Noémi saisit sa fille dans ses bras, et la serra vivement sur son sein. Toutes deux pleurèrent et furent plus calmes ensuite.

On approchait encore de cette riche saison où le laboureur recueille les fruits de ses sueurs ; les plaines étaient couvertes de jaunes moissons que les hommes regardaient d'un œil satisfait en attendant le jour où le moissonneur viendrait armé de sa faucille. Ce jour parut, et la joie et le travail se répandirent ensemble dans les campagnes. Ruth, du seuil de sa triste cabane, voyait ce mouvement général, ces richesses de la terre et cette joie des

hommes ; elle soupirait en pensant au dénuement de Noémi. Ma mère, lui dit-elle, l'oiseau a droit aux grains qui mûrissent dans les champs, et le pauvre a la liberté de ramasser ce qui s'échappe de la main du riche. Si vous l'agréez, j'irai dans ces plaines, et, par-tout où je trouverai quelque père de famille qui me témoigne de la bonté, je ramasserai les épis qui seront échappés aux moissonneurs. Noémi lui répondit : allez, ma fille ; et puis elle se retira dans un coin de sa demeure pour pleurer en silence..

Ruth s'éloigne. Long-tems elle hésite pour savoir dans quel champ elle entrera ; elle consulte les figures, et cherche à découvrir celle où la bonté se montre. Enfin elle se décide, et son cœur bat avec violence quand elle se baisse pour ramasser le premier épi. Elle suit au loin la troupe active des glaneuses, et craint encore qu'on ne lui fasse quelque reproche.

Un jeune Hébreu, beau comme le messager céleste, et qui avait vu deux moissons de plus que la fille de Noémi, la remarqua à cause de sa timidité qui la faisait tenir à l'écart. Il s'approcha doucement d'elle; Ruth leva sur lui un regard comme lorsque l'on supplie. Aser, c'était le nom du jeune Hébreu, en fut touché jusqu'au cœur. Jeune fille, lui dit-il d'une voix presque tremblante, pourquoi restez-vous si loin en arrière des glaneuses? elles ne vous laissent rien à ramasser. Je suis étrangère, répondit Ruth à voix basse, et je crains. Quoi! reprit Aser, seriez-vous la fille de cette Moabite qui est venue se fixer dans nos plaines? — Je suis sa fille. — Ah! s'il est ainsi, poursuivit le jeune homme, entrez et glanez dans ce champ, glanez auprès des javelles; le possesseur de ces moissons est l'ami des infortunés; il aime surtout les enfans qui soutiennent la vieil-

lesse de leurs parens, et l'on dit que vous êtes le seul soutien de votre mère. — Hélas ! il n'est que trop vrai, répliqua la fille de Noémi ; plût à Dieu qu'elle eût un fils, sa misère ne serait pas si grande ; je puis si peu de chose pour elle ! — Ah ! si votre pouvoir répondait à votre tendresse, interrompit Aser, je le vois, votre mère serait la plus riche et la plus heureuse des femmes.... Mais je vous fais perdre le tems que vous vouliez employer pour cette mère chérie ; souffrez que je répare cette faute.

En disant ces mots, le jeune Hébreu courut prendre une brassée d'épis, et revint la présenter à Ruth. Prenez, dit-il ; votre timidité vous empêche de marcher à côté des autres glaneuses, et ce soir vous n'auriez rien à rapporter à votre mère. Ruth, vermeille en ce moment comme la rose du matin, baisse les yeux et n'ose recevoir.

Pourquoi refuser, reprend Aser, craignez-vous de diminuer nos richesses ? Booz veut que le pauvre en reçoive sa part.

Que dites-vous, interrompit Ruth avec vivacité ? Ce champ appartient à Booz. Je vous l'ai dit, répondit Aser. Mais connaîtriez-vous Booz ? auriez-vous déjà éprouvé sa bienfaisance ? Tous les infortunés le bénissent. Prenez donc ces épis, Booz vous les donnerait lui-même s'il était présent. — Ah ! de sa main je les reçois avec empressement, dit Ruth, pleine d'une tendre émotion. Puis les ayant reçus, elle les pressa contre son sein en se disant en elle-même : c'est du pain de son père, et non de celui de l'aumône, que Noémi se nourrira. Aser n'attendant point ses remercîmens, était déjà loin d'elle, et s'en alla pour que sa présence ne fît point souffrir la pudeur de cette infortunée.

Ruth, assise sur une gerbe et bénissant Dieu du secours qu'il lui envoyait, liait en bottes les épis qu'on lui avait donnés, lorsque les autres glaneuses, repassant devant elle, furent étonnées de lui voir tous ces épis entre les mains. Et comment a-t-elle pu les ramasser? dit une de ces femmes; elle ne fait que d'entrer dans ce champ, et s'est toujours tenue derrière nous. — Cela est extraordinaire, reprit une autre; nous qui glanons depuis le lever du soleil, et qui avons toujours été auprès des moissonneurs, nous sommes loin d'avoir autant d'épis à montrer. — Elle a donc pris ceux qu'elle tient, remarqua une autre glaneuse? — Cela pourrait bien être, dit une quatrième. — Rien n'est plus certain, ajouta une cinquième; elle est encore assise sur la gerbe d'où elle les a tirés. C'est la fille de cette femme qui depuis quelques jours est arrivée du pays de Moab:

on ne les connaît pas; elles croient sans doute pouvoir tromper impunément dans ce pays. Avertissons Booz; sa bienfaisance nous ordonne ce soin. Toutes les voix répétèrent : avertissons Booz.

En ce moment vint à passer le serviteur qui veillait sur les moissonneurs de Booz. Les femmes l'appelèrent, et lui dirent que la jeune Moabite avait pris des épis dans les gerbes même. Aussitôt le zélé serviteur se dirige avec un front sévère vers Ruth qui commençait à s'inquiéter de voir ce groupe de femmes arrêtées devant elle. Etrangère, lui dit-il, ne profitez-vous de l'hospitalité que l'on vous accorde que pour dérober le bien de ceux même qui s'empressent d'en faire part aux indigens? O Dieu! que dites-vous, s'écria Ruth effrayée; pensez-vous que j'aie pu prendre quelque chose? Je vous demande, dit le serviteur, d'où

vous vient tout ce blé ? N'êtes-vous pas encore sur la gerbe d'où vous l'avez tiré ? Ruth s'empressa d'expliquer ce qui lui était arrivé. Le serviteur sourit comme lorsqu'on ne croit pas, et se contenta de lui répondre qu'il ne connaissait pas de jeune homme qui pût lui donner ce qu'elle prétendait avoir reçu. Toutes les glaneuses alors insultèrent à son malheur en poussant de grands cris et en disant qu'elle serait conduite devant les juges. Ruth, ne pouvant se faire entendre, cacha son visage dans ses mains, et se repentit d'avoir reçu l'offrande d'un inconnu.

Le serviteur la faisait lever, et lui ordonnait de le suivre, lorsqu'un murmure qui s'éleva parmi la troupe de femmes annonça l'arrivée de Booz. Le vénérable vieillard demanda le sujet de ce qu'il voyait. Le serviteur s'empressa de le lui apprendre. Ruth, quand

il eut fini, leva ses yeux baignés de pleurs ; et le front de Booz, qui s'était d'abord obscurci, redevint aussitôt calme et serein : il vit l'innocence même sur la figure de celle qu'on accusait ; et, touché de pitié, il dit au serviteur en montrant les épis : quoi, Josias, est-ce pour si peu de chose que vous affligez cette infortunée? Relevez-vous, mon enfant, je vois bien que vous n'êtes point coupable ; si vous l'étiez devenue, une pauvreté extrême serait sans doute votre excuse. Si je n'accuse point l'oiseau qui se nourrit des grains de mes champs, accuserais-je le pauvre qui imite l'oiseau du ciel? Venez, ma fille, calmez l'émotion de votre cœur.

O respectable vieillard, dit la belle Ruth encouragée par ces douces paroles, si j'étais coupable, je me laisserais tomber la face en terre, et n'oserais la relever tant que vous seriez

devant moi ; mais je puis encore porter mon regard vers vous, je suis digne que vous m'appelliez votre fille. En parlant ainsi, sa figure rayonnait de cette beauté ravissante que donne la vertu. Elle poursuivit :

La pauvreté, il est vrai, m'a conduite dans votre champ pour y ramasser ce qui échappe à la main du moissonneur, mais la bienfaisance est venue à mon secours; un jeune homme, touché de mon sort et de ma timidité, a pris une brassée d'épis, et me l'a offerte en disant : prenez ; Booz veut que le pauvre ait part à ses richesses, et il vous donnerait lui-même ces épis s'il était présent.

Dieu bénisse ce bon jeune homme, s'écria Booz ! il connaît mon cœur, et je le remercie d'avoir fait le bien que je n'étais pas à portée de faire..... De quelle contrée venez-vous, aimable fille ? car je ne crois pas vous avoir en-

core rencontrée dans les environs de Bethléem. Je suis née dans le pays de Moab, répondit Ruth, et ce n'est que depuis peu de jours que ma mère est venue se fixer dans ces lieux. J'ai entendu parler d'elle, reprit Booz; on dit qu'elle n'aime que la solitude : sans doute quelque grande douleur occupe son ame. On dit aussi que vous remplissez les devoirs d'une fille tendre et respectueuse; vous faites bien, Dieu vous bénira, et vous méritez la bienveillance des hommes. Ruth se baissa et appuya ses lèvres reconnaissantes sur la main du vieillard.

Ecoutez, ma fille, dit encore Booz, n'allez point dans un autre champ pour glaner; restez dans celui-ci, nul ne vous fera de peine; et quand la chaleur aura desséché votre bouche, vous trouverez sous ces palmiers où sont les vaisseaux, la boisson préparée pour les moissonneurs; buvez-en à votre soif.

Ruth, transportée de joie, ne put s'empêcher de s'écrier : ô ma mère ! si tu entendais ce que Booz dit à ta fille, tes longues douleurs seraient à l'instant suspendues ! O Booz ! que le Dieu de vos pères vous rende tout le bien que vous avez fait.

En ce moment, les moissonneurs, quittant leurs faucilles et essuyant la sueur qui coulait sur leurs fronts, se rendirent sous l'ombrage des palmiers, et s'y assirent pour prendre leur repas. Venez, jeune étrangère, dit Booz, venez aussi sous ces palmiers ; vous y mangerez avec les moissonneurs, et vous continuerez ensuite de glaner.

Les moissonneurs, en la voyant, resserrèrent leur cercle pour lui faire place au milieu d'eux. Elle mangea un peu de ce qui lui fut présenté, et garda le reste pour en nourrir sa mère. Il ne lui manquait plus, pour être heureuse, que de revoir le jeune homme

qui lui avait montré une si douce compassion : elle croyait tout le monde maintenant persuadé de son innocence, mais elle aurait voulu que chacun en fût convaincu. Sur la fin du repas, elle l'aperçut qui s'approchait. Seigneur, dit-elle à Booz en se levant avec vivacité, voilà le jeune homme qui m'a donné des épis de votre champ. Dieu soit loué, s'écria le vieillard ! c'est mon petit-fils, c'est mon cher Aser. Il ouvrit ses deux bras, et l'y reçut avec joie. Aser, lui dit-il, votre aïeul vous bénit ; vous avez songé aux besoins de l'indigent. Aser, remarquant aussitôt la belle Ruth, devint du plus beau rouge, et ne put répondre.

Les moissonneurs avaient repris leur travail. Ruth, moins timide, marcha derrière eux pour se mettre à glaner. Booz s'approcha de ses gens, et leur dit à voix basse : laissez tomber des épis de vos mains, afin qu'elle en re-

cueille davantage et n'ait point de honte en les emportant; sur-tout prenez garde qu'elle ne s'aperçoive du bien que nous voulons lui faire. Aser entendit son aïeul, et ses yeux pleins de reconnaissance se levèrent vers le ciel. Il ne pouvait quitter l'aimable fille de Noémi; à chaque instant il ramassait les épis qu'elle n'avait point vus, et s'empressait de les lui offrir.

Le soir, Ruth battit avec une baguette les épis qu'elle avait recueillis, en retira le grain, et courut le porter à sa mère. Rejouissez-vous, ma mère, lui cria-t-elle de loin, Dieu a eu pitié de nous. Noémi regarda le blé qu'elle portait, et soupira. N'ayez point de honte en recevant ce blé, dit Ruth, qui avait lu dans son cœur, il vient du champ de votre père. Noémi tressaillit de joie en entendant ces mots. Ruth plaça devant elle le pain qu'elle avait conservé, et raconta tout le bien que

lui avait fait Booz : elle ne dit que quelques mots du jeune Aser, mais son cœur était ému chaque fois qu'elle prononçait son nom. Noémi, après l'avoir écoutée, lui dit : ma fille, il vaut mieux aller dans le champ de notre père que dans celui d'un autre. Puisque Booz vous a regardée avec bonté, tâchez de gagner son cœur par vos respects; il vous donnera peut-être un jour la bénédiction qu'il m'a ôtée.

Il vous la rendra, ma mère, s'écria Ruth ! Son visage annonce trop de bonté pour qu'il veuille vous savoir malheureuse éternellement : je me jeterai à ses pieds, je lui dirai : Booz, votre fille respire près de vous, et gémit sans oser vous faire entendre ses gémissemens ; il sera touché de votre repentir, et le passé cessera d'exister dans sa mémoire.

Noémi embrassa sa fille, et lui dit : Dieu exauce les vœux de ton cœur !

Le lendemain, Ruth retourna au champ de Booz. La même bienfaisance que la veille l'accueillit encore : le vieillard lui sourit, les moissonneurs se réjouirent de la voir au milieu d'eux; et le jeune Aser l'encouragea par de tendres regards. Les jours suivans elle eut le même bonheur, et elle vit arriver, avec une sorte de chagrin, le moment où l'on met l'orge et le blé dans les greniers. Le soir du dernier jour, Booz lui dit : venez, ma fille; puis, lui faisant étendre un pan de son vêtement, il y mit plusieurs mesures de blé. L'enfant qui travaille pour sa mère, ajouta-t-il, mérite, à juste titre, l'assistance des hommes. Ruth, pleine de joie et de confiance, allait tomber à ses genoux et implorer pour Noémi; mais le vieillard, qui n'attendait jamais que la voix de la reconnaissance se fît entendre à son oreille, la quitta aussitôt, et s'éloigna. Ruth revint vers

Noémi. Voilà, dit-elle, ce que Booz m'a donné en me disant : je ne veux pas que vous retourniez les mains vides vers votre mère. Noémi, suivant sa coutume, leva les deux mains, et bénit le Seigneur.

Depuis ce jour, Ruth ne chercha plus que l'occasion de se jeter aux pieds du vieillard, et de les tenir embrassés jusqu'à ce qu'elle eût obtenu le pardon de sa mère. Cette occasion se présenta bientôt. Booz venait visiter les ouvriers répandus dans ses champs, et ordonnait les travaux qui succèdent à la moisson. Sur le milieu du jour, il se sentit pressé du sommeil, et se reposa sous un genevrier. Ruth, qui l'avait vu de loin, arriva lorsqu'il dormait déjà. Dans la crainte de troubler son repos, elle s'approcha avec précaution, et se mit à genoux à ses pieds. O Dieu ! dit-elle dans le fond de son ame, daigne abaisser sur lui un regard de bonté ; que la douce

influence de ce regard pénètre et amollisse son cœur, comme la rosée du ciel amollit le grain qui a été confié à la terre? Qu'au moment de son réveil il sente cette bienfaisante impression, qu'il se trouve plus heureux, et sourie à la prière que ma bouche craintive lui adressera. O Dieu ! en t'invoquant je dois espérer ; car tu aimes à exaucer l'enfant qui implore pour sa mère.

Ruth dit, et s'arrête à considérer la figure du Vieillard. Un rayon de soleil tombait sur ses cheveux blancs, la fille de Noémi s'empressa d'ôter son voile ; elle l'étendit sur l'arbuste qui ombrageait la tête de Booz, et revint se mettre à la place qu'elle avait d'abord choisie, attendant avec une sorte d'inquiétude le moment où il se réveillerait. Enfin, il ouvre les yeux ; il voit Ruth et s'étonne. Et que faites-vous là, ma fille, lui demanda-t il? Je priais pour vous et pour ma mère, répond-elle. Le vieil-

lard lui marque par un signe sa reconnaissance ; il aperçoit le voile sur le genevrier. Aimable fille, dit-il, le peu de bien que je vous ai fait mérite-t-il tant de soin ? C'est sans doute ma vieillesse que vous honorez. Puissiez-vous un jour retrouver ces soins et cet honneur. Votre mère doit être heureuse. Hélas ! reprit Ruth, elle le serait si elle pouvait entendre prononcer sur elle les paroles que vous prononcez sur moi ; elle n'ose se présenter devant son père. — Comment ! dit le vieillard avec surprise, celle qui a inspiré des sentimens si nobles et si délicats à sa fille aurait-elle oublié ce qu'elle doit à l'auteur de ses jours. — Elle gémit chaque jour, répondit à voix basse la tremblante Ruth ; et voilà dix-sept ans ! et voilà dix-sept ans ! reprit vivement Booz ; parlez, ne venez-vous pas du pays de Moab ? ne seriez-vous pas ?... Le vieillard s'était levé, et attendait avec impatience

ce que Ruth allait dire. O Booz ! s'écria-t-elle en se prosternant, la fille de Noémi est à vos pieds ! — La fille de Noémi !.... répéta-t-il, en se reculant avec horreur, retirez-vous : c'est le fruit d'un arbre maudit ! — Grand Dieu ! dit Ruth avec douleur, fais que ces mots terribles retombent sur moi seule et ne frappent jamais l'oreille de ma mère !

Booz s'éloignait ; il regarda la malheureuse Ruth, et son pied incertain s'arrêta : elle tenait son front dans la poussière, et ses sanglots l'empêchaient de proférer de nouvelles supplications. Ruth, dit avec émotion le vieillard en se rapprochant, relevez-vous, vous êtes innocente, vous ne devez point souffrir ; ma mère souffre, répondit Ruth, puis-je ne pas souffrir aussi ? Votre mère a provoqué les maux qui sont tombés sur sa tête. — Vous pouvez les dissiper, dit vivement Ruth. — J'ai donné ma bénédiction à Mahalon, mon fils, répliqua

Booz ; je lui ai donné aussi mes biens : Mahalon est mort ; Aser, mon petit-fils, doit hériter de mes biens et de ma bénédiction..... Je n'ai plus rien à donner. — Retirez au moins votre malédiction, et que ma mère ne connaisse plus d'autre malheur que la pauvreté. — Jeune fille, dit le vieillard avec sévérité, levez la tête, portez vos regards au-delà de cette plaine, et arrêtez-les sur ces palmiers qui réunissent leurs feuillages ; c'est à leur pied qu'est inhumée la mère de Noémi ; c'est au tombeau que l'a conduite sa fille. Jugez maintenant si je dois pardonner à celle qui a fait mourir de douleur mon épouse. Booz se retira en achevant ces mots, et Ruth demeura seule. O ma mère ! dit-elle en répandant une abondance de pleurs, je ne te verrai donc jamais heureuse.

Un long gémissement, parti de derrière le genevrier, sembla répondre

à son exclamation douloureuse. Elle s'empressa d'aller voir quel infortuné se plaignait ainsi : c'était une femme privée de sentiment et étendue sur la terre. Ruth court, elle se baisse, va pour la soulever dans ses bras, et tombe presque dans le même état à côté d'elle. Cette femme était sa mère. Noémi en revenant à elle, tendit la main à sa fille. J'ai entendu, dit-elle d'une voix faible et basse. Ruth voulut parler ; Noémi poursuivit : je connais ton coeur, tu m'aurais trompée, tu m'aurais dit d'espérer encore. Je t'ai suivie de loin ; je me suis cachée derrière cet arbuste ; je voulais tout savoir, je sais tout maintenant, et je n'ai plus qu'à mourir. Pourquoi s'abandonner au désespoir ? dit Ruth ; le cœur de Booz a-t-il la dureté des rochers ? Aujourd'hui il a résisté à mes prières, demain il s'attendrira, demain votre père sera heureux de retrouver sa fille. Hélas ! quand

il me pardonnerait, reprit Noémi, ma mère en aurait-elle été moins victime de ma faute ? ma mère ne peut faire entendre sa voix du sein du tombeau, elle ne peut plus me pardonner. Ruth n'osa répondre ; elle aida Noémi à se lever et la conduisit à la cabane. Ce dernier évènement acheva de chasser l'espérance du cœur de la pauvre veuve. Depuis long-tems les chagrins, l'indigence et les remords avaient épuisé ses forces et son courage ; elle tomba entièrement abattue. Ruth, effrayée, essaie de la consoler, et ne peut que pleurer avec elle. Elle se rappelle à chaque instant avec effroi les dernières paroles de Booz ; elle se rappelle avec plus d'effroi encore la pensée qui s'est arrêtée dans l'esprit de Noémi, que la voix de son aïeule ne peut s'élever du tombeau pour rendre la tranquillité à cette infortunée. Cette pensée la poursuit par-tout. Dès qu'elle peut

un instant quitter Noémi, elle court au tombeau de son aïeule : elle tombe à genoux dessus, elle en baise la terre avec ardeur, et supplie à haute voix cette malheureuse mère d'oublier la faute de sa fille. Quand elle a fait cette prière, son ame est plus calme ; il lui semble que son aïeule l'a entendue, et que Noémi doit espérer.

Booz, de son côté, n'était pas plus tranquille : jusqu'à ce jour il avait cru que sa fille vivait en paix et dans l'abondance auprès du Moabite, son époux ; il pensait que, dans une patrie nouvelle, elle avait oublié le Dieu de ses ancêtres et la malédiction de son père, et il avait tâché lui-même d'oublier cet enfant ingrat en devenant, par ses bienfaits, le père de tous les infortunés. Mais quand il la sut de retour en Israël, quand il connut son malheur, et qu'il apprit ses remords, il retrouva son ancienne tendresse, et fut vivement

Ruth ne peut d'abord croire ce qu'elle entend ; elle n'est persuadée qu'au moment où elle sent son vénérable aïeul la presser sur son sein, et qu'elle l'entend lui dire : conduis-moi auprès de Noémi. Ruth s'empresse de lui obéir ; le cœur vivement agité, elle marche devant Booz, et l'annonce à sa mère en entrant dans la cabane. Noémi fut si saisie de cette nouvelle inattendue, qu'elle ne put se lever en sa présence ; la joie avait troublé tous ses sens. Booz la serra contre son cœur en silence et en répandant des pleurs. O ma fille ! dit-il d'une voix étouffée, que de jours malheureux se sont écoulés ! puissent-ils ne jamais revenir ! Alors s'éloignant un peu, il la considéra avec tristesse : la lampe, déjà allumée, éclairait sa figure maigre et flétrie par la douleur ; l'éclat de sa jeunesse était passé, et sa beauté n'existait plus qu'en souvenir. O Noémi ! Noémi ! répète le vieillard

en levant les mains, que de jours malheureux se sont écoulés! Il la prit de nouveau dans ses bras et la serra encore plus tendrement que la première fois. Enfin ils entrèrent en explication, et Noémi accompagna de ses larmes le récit de ses infortunes. La nuit était déjà avancée quand le vieillard reprit le chemin de la ville de Bethléem. Il promit de revenir le lendemain, au commencement du jour, avec une paire de bœufs et un charriot pour emmener ses enfans dans sa maison.

Quand il fut parti, Noémi eût regardé comme un songe ce qui venait de se passer, si les transports de sa fille ne lui en eussent fait sentir la réalité, et si l'agitation violente qu'elle avait éprouvée n'eût pas laissé tout son corps dans une sorte d'épuisement, et son ame dans un trouble indéfinissable. Elle ressemblait au faible arbrisseau qui, battu par un long et terrible

orage, ne présente plus, quand le calme revient, qu'un reste de ce qu'il fut; ou bien à la tendre fleur qui, frappée de mort par le froid du matin, se dessèche et tombe quand le soleil se montre pour la ranimer. Noémi avait trop long-tems vécu pour la douleur; elle n'espérait plus. La joie acheva de briser les ressorts de son existence. La nuit ne rafraîchit point son sang, et le sommeil ne se reposa point sur sa paupière fatiguée. Dès que l'aurore eut blanchi de sa lumière éclatante le ciel de l'orient, elle quitta sa couche solitaire, sortit de sa cabane et s'achemina vers le tombeau de sa mère. Quand elle y fut arrivée, elle s'agenouilla, et la tristesse vint de nouveau s'emparer de son ame. Ce fut en ce lieu que Ruth la trouva, lorsqu'elle vint l'avertir que Booz et un de ses serviteurs l'attendaient pour l'emmener à la ville. Elle baisa la pierre qui cou-

vrait la tombe, et dit : adieu, ma mère, je reviendrai dans peu de jours ; alors j'irai vers vous, et j'entendrai votre bouche prononcer dans le séjour des justes le pardon que mon père a déjà prononcé sur la terre.

Booz fit monter sa fille sur le chariot, et la conduisit comme en triomphe à Bethléem. La joie brillait sur son visage, et il la faisait éclater à la rencontre de chaque personne de sa connaissance qui se trouvait sur son chemin. Il cria aux anciens et aux principaux habitans qui étaient assis à la porte de la ville : Voilà ma fille ! Voilà la brebis égarée qui revient au bercail ! Tous ses serviteurs étaient devant sa maison ; Aser, son petit-fils, y était aussi ; tous mélèrent leur joie à celle du chef de la famille : Noémi seule resta triste. Booz fit tuer les bêtes les plus grasses de ses troupeaux ; il ordonna un grand festin et y invita tous

ses amis. Ma fille était perdue, disait-il, et elle est retrouvée ; elle était morte, et la voilà revenue à la vie ; réjouissons-nous, mes amis, et louons Dieu du bonheur qu'il nous envoie.

A la fin du festin il se leva au milieu de la table où il était placé, et étendant ses deux mains sur sa fille, qui était auprès de lui, il prononça ces paroles que chacun écouta dans le silence et le respect : Que ma voix s'élève vers le Dieu juste et bon, qui exauce le père qui prie pour son enfant ! Je retire la malédiction que j'ai lancée sur ma fille coupable, et je bénis ma fille qui s'est repentie : que son ame jouisse d'un doux et long repos ; que sa vie soit exempte des inquiétudes de l'indigence, et que son cœur conserve un souvenir agréable du jour où elle est rentrée dans la maison paternelle. Il dit, et se tournant vers ses amis, qui l'écoutaient, il ajouta : Habitans de

Bethléem, Noémi est maintenant rentrée dans ses droits, et vous êtes témoins de ce que je viens de faire. Tous répondirent: Nous en sommes témoins; que Noémi soit désormais la félicité de vos derniers jours, et que la belle Ruth fasse naître le doux sourire sur vos lèvres chaque fois qu'elle paraîtra devant vous. Tous reprirent: Que le Dieu juste et bon soit à jamais loué!

A quelques jours de là, Booz remarqua la tendre intelligence qui régnait entre Aser et Ruth. Il lui sembla voir deux tourterelles qui se rapprochaient pressées par le doux desir de vivre l'une près de l'autre; et il sourit en méditant le projet de les unir. Que les enfans de mes enfans, dit-il, habitent seuls ma maison, et la perpétuent. Il invita de nouveau ses amis, fit préparer un festin, et ses enfans furent unis devant le Seigneur. On se réjouit pendant sept jours de suite,

suivant l'antique usage d'Israël, et pendant ces sept jours on fit des voeux pour les jeunes époux.

Noémi avait pris part au bonheur de sa fille et à la joie de son père; mais la douleur secrète qui la rongeait n'était point sortie de son coeur. Comme elle sentait chaque jour ses forces décliner, elle dit à Ruth : Ma fille, conduis moi; et elle marcha vers le tombeau de sa mère. Quand elle fut sous les palmiers, elle prit la main de sa fille et lui dit : La satisfaction que je dois espérer sur la terre ne peut plus augmenter : mon père a retiré de dessus ma tête le poids de sa malédiction; il a prié pour moi le Très-Haut, et t'a donné pour époux son petit-fils; mes voeux ne pouvaient aller au-delà de ce qui est arrivé; qu'ai-je besoin ici maintenant ? Le dernier de mes voeux ne s'arrête point dans cette vallée de misère; il s'élève vers le ciel, auprès de ma mère que j'ai fait mourir;

c'est-là que j'achéverai d'être heureuse ; là seulement je saurai si j'ai obtenu un pardon entier, et je n'aspire plus qu'après le jour qui verra briser la chaîne qui me retient sur la terre.

Ruth, fondant en larmes, supplia Noémi de chasser ces pensées funestes, et de vivre encore, ne fût-ce que pour le bonheur de sa fille. Hélas ! mon enfant, répondit-elle, quand je voudrais, en effet, prolonger mes tristes jours, cela ne serait point en mon pouvoir : les liens de la vie se brisent en moi ; je le sens, ma fin est proche. Je suis comme l'arbre frappé de la foudre par le faîte, et qui périt lentement ; c'est en vain qu'il pousse quelques rejetons aux premiers jours de la belle saison, à l'automne il se dépouille et meurt pour toujours.

Noémi ne s'était point trompée sur les pressentimens de sa fin prochaine : bientôt le mal et la faiblesse la contrai-

gnirent à rester sur le lit où elle devait mourir. Quand elle vit arriver l'heure fatale, elle appela autour d'elle ses enfans et ses amis. Vous me voyez arrêtée au milieu de ma course, leur dit-elle ; me voilà tombée, et c'est pour ne me relever jamais. Apprenez ce qu'il en coûte pour manquer au plus sacré des devoirs, à l'obéissance que l'on doit aux auteurs de ses jours : si j'eusse écouté la voix de mon père, j'aurais vécu heureuse sous ses yeux, j'eusse mérité les louanges des gens de biens, ma mère vivrait, et le chagrin, comme un cruel vautour, n'eût point rongé mon cœur, et détruit, au milieu de mon Été, le germe de mon existence ; je meurs, et je ne puis me rappeler le passé qu'avec effroi. Souvenez-vous de ma désobéissance ; souvenez-vous, surtout, de mes malheurs, et racontez-en l'histoire à vos enfans ; ce sera pour eux une instruction salutaire. Ils res-

pecteront la volonté de leurs parens et seront heureux.

Ces mots achevés, Noémi rapprocha ses deux mains sur sa poitrine, leva les yeux, et rendit à Dieu le souffle de la vie.



CHACUN SON ROLE.

HASSAN devait le jour au célèbre Pilpay. L'éducation qu'il avait reçue l'avait rendu digne de son père; les agrémens de son esprit le faisaient rechercher dans les plus illustres maisons de Dehli; par-tout on l'accueillait, on se plaisait à le voir, à l'entendre. Le fils du souverain de l'Inde l'appelait fréquemment auprès de lui, le goûtait tous les jours davantage, et voulait absolument se l'attacher. Hassan, touché des marques de bonté qu'il en recevait sans cesse, exprimait un jour sa sensi-

bilité à son père, et s'étonnait de voir le vieillard l'écouter froidement ou sourire, lorsqu'il lui peignait l'héritier du trône descendant jusqu'à lui, et l'appelant à cette intimité qui fait le charme de l'amitié, et qu'on voit si rarement avec l'inégalité des rangs et des fortunes. «Mon fils, lui dit le sage, tu as entendu parler du grand attachement que les lézards ont pour l'homme. Abairan, calife de Bagdad, chassant un jour dans une forêt voisine, fatigué par l'exercice et par la chaleur, séparé de sa suite, arrivé sur les bords d'un ruisseau, s'assit au pied d'un arbre où la fraîcheur avait épaissi le gazon. La commodité du lieu, le murmure de l'onde l'invitaient au sommeil. A peine avait-il fermé les yeux, qu'il fut éveillé par un de ces petits animaux amis de l'homme; le premier objet qu'il aperçut en les rouvrant, fut un énorme serpent qui s'approchait de lui; il se

léve, prend le lézard qui l'avait délivré, et s'éloigne avec précipitation. Plein de reconnaissance, il ne voulut plus quitter son libérateur ; il le porta toujours dans son sein, et chaque jour il le nourrissait de sa main. Au bout de quelque tems, sa santé, qui était auparavant très-bonne, s'altéra ; son visage devint pâle, ses yeux vifs et brillans parurent s'éteindre, il perdit l'appétit, et manifesta tous les symptômes d'une maladie dangereuse. Les médecins appelés employérent en vain toutes les ressources de l'art. La maladie empirait, et le bras de l'ange de la mort s'étendait déjà sur lui. Au moment où Bagdad désespérait de la vie du calife, un étranger qui venait d'y arriver, instruit de sa maladie, demanda la permission de le voir, et d'essayer ses remèdes. On le regarda d'abord comme un de ces empyriques errans, qui assassinent le peuple en lui offrant de le guérir, et l'on rejeta

ses propositions; mais l'étranger ayant insisté et répondu du succès sur sa tête, le danger du roi augmentant d'ailleurs au point qu'on ne comptait plus sur aucune ressource, on consentit à employer son remède. Alchaman (c'était le nom de l'étranger) n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le calife, qu'il déclara qu'un lézard était la cause de sa maladie : le venin de ce petit animal avait infecté la masse entière de son sang. Il tira une petite fiole de sa poche, et fit prendre au prince quelques gouttes de la liqueur qu'elle contenait ; l'effet de ce remède fut également prompt et admirable. Il se trouva mieux aussitôt après l'avoir pris, le délire cessa, les couleurs revinrent, et l'esprit de vie circula de nouveau dans ses veines. Il instruisit son médecin de la manière dont il avait pris ce lézard ; du service qu'il lui avait rendu. Non moins reconnaissant de celui qu'il venait de rece-

voir, il offrit à l'étranger un appartement dans son palais, le pressa vivement de l'accepter, et le pria de le mettre en état de jouir de la vie qu'il lui avait donnée, en lui permettant de signaler sa reconnaissance. Sire, répondit modestement Alchaman, je suis assez payé de ce que j'ai fait pour toi, par le succès; le bien qu'on fait porte avec soi sa récompense; le riche qui donne est toujours plus heureux que le pauvre qui reçoit. Si tu as éprouvé quelques avantages de mes efforts, l'unique récompense que je te demande, c'est de me permettre de quitter tranquillement cette ville, et de retourner dans ma solitude, où je vis content dans la recherche de la sagesse et de la vérité. Tu es un prince doué de toutes les vertus sociales; ton règne est béni par tes sujets; il fait l'admiration de tes voisins; mais je dois fuir ton amitié autant que tes courtisans la recher-

chent. Pardonne, Sire, à la liberté de ton esclave ; c'est le seul empire dont un philosophe soit jaloux. L'amitié est fondée sur l'égalité des conditions et sur celle des desirs ; la vertu, quoique toujours nécessaire pour la cimenter, est sans effet lorsque l'amitié n'a point cette base de l'égalité. Considère la distance immense qui est entre toi et moi, les inconvéniens qui résulteraient de notre liaison. Tu as été élevé et nourri dans un palais, moi dans une solitude ; le bonheur de plusieurs milliers d'hommes dépend de ta vigilance, ma satisfaction consiste dans la retraite et la contemplation : si nous vivions ensemble, tu voudrais, d'un côté, suspendre tes occupations pour méditer avec moi ; je serais forcé de l'autre, à quitter quelquefois mes spéculations pour les affaires. Nous devons nous séparer pour remplir chacun en particulier le rôle que la Providence nous

a imposé sur la terre ; nous serions l'un à l'autre un poison moral, comme le lézard en a été un physique pour toi. »

Pilpay avait cessé de parler ; son fils réfléchit un instant, se jeta dans ses bras, et alla dire au prince de l'Inde : Je suis à tes ordres : lorsque tu auras besoin de moi, le moindre signe me fera voler dans ton palais ; mais je ne l'habiterai point. Souffre que je demeure auprès de mon père, que je travaille à consoler, à aider sa vieillesse ; je me perfectionnerai sous ses yeux dans la pratique de la sagesse ; je me rendrai par-là plus digne de tes bontés ; et si tu as jamais quelques services à attendre d'Hassan, quelques emplois à lui confier, il sera mieux en état de te rendre les premiers et de remplir les seconds.

BON MOT DE SOCRATE.

Antisthène le philosophe,
Pour être du peuple admiré,
S'habillait d'une vile étoffe,
Affectant de porter un manteau déchiré.
Chacun dans ses desseins se flatte :
Il prétendait par là se mettre en grand crédit.
Je vois fort bien, lui dit Socrate,
Ton orgueil au travers des trous de ton habit.

L'INGRATITUDE PUNIE.

Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, mit le siége devant Méthone, petite ville de Thrace, peu capable de lui résister. Il la prit et la rasa ; mais elle lui coûta cher. Aster, d'Amphipolis, s'était offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquait aucun oiseau, quelque rapide que fût son vol. Hé bien! lui

dit Philippe, je vous prendrai à mon service quand je ferai la guerre aux étourneaux. L'arbalêtrier, piqué de l'insulte, se jeta dans Méthone, et, du haut des murs, lui décocha une flèche où il avait écrit : *A l'œil droit de Philippe.* Il prouva cruellement au prince qu'il savait bien tirer; car il lui creva l'œil droit. Le roi lui renvoya la même flèche, avec cette inscription : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville.* Et il lui tint parole.

Ce monarque avait beaucoup d'amour pour la justice, malgré son excessive ambition. Il avait dans son armée un soldat renommé pour sa bravoure, mais d'une insatiable avidité. Le soldat s'embarqua pour une expédition lointaine; et son vaisseau ayant péri, il fut jeté mourant sur le rivage. A cette nouvelle, un Macédonien, qui cultivait un petit champ aux environs, accourt à son secours, le rappelle à la vie, le

mène dans sa maison, lui cède son lit, lui donne, pendant un mois entier, tous les soins et toutes les consolations que la pitié et l'humanité peuvent inspirer, et lui fournit enfin, l'argent nécessaire pour se rendre auprès de Philippe. Vous entendrez parler de ma reconnaissance, lui dit le soldat, en partant; qu'il me soit seulement permis de rejoindre le Roi, mon maître. Il arrive, raconte à Philippe son infortune, ne dit pas un mot de celui qui l'a soulagé, et demande, en indemnité, une petite maison voisine des lieux où les flots l'avaient porté. C'était celle de son bienfaiteur. Le roi accorde la demande sur-le-champ. Mais bientôt instruit de la vérité des faits, par une lettre pleine de noblesse qu'il reçoit du propriétaire, il frémit d'indignation, et ordonne au gouverneur de la province de remettre ce dernier en possession de son bien, et de faire appliquer,

avec un fer chaud, une marque déshonorante sur le front de l'indigne soldat.

LES DEUX ARCHITECTES.

Les Athéniens dans leur ville
Voulaient faire élever un bâtiment pompeux.
Ce dessein demandait un architecte habile,
Et dans le même tems il s'en présenta deux.
L'un fit un long discours et de belles promesses,
Car il était fort grand parleur,
Et le peuple déjà penchait en sa faveur.
L'autre, tout au contraire, homme droit, sans finesses,
Très-expert en son art, et nullement hâbleur,
Ne leur dit seulement que ces quatre paroles :
Ce que cet homme a dit, je l'exécuterai.
Chacun, par ce discours simple et si modéré,
Crut qu'il ne faisait point de promesses frivoles.
Il fut à l'instant préféré.

MOT DE FRANCKLIN.

Si vous voulez connaître le prix de l'argent, a dit Francklin, cherchez à en emprunter.

LA VÉRITABLE GLOIRE.

Périclès, fameux général d'Athènes, était à l'extrémité, et sur le point de mourir; les amis qui lui restaient, s'entretenant ensemble dans sa chambre, de son rare mérite, citaient ses exploits, et comptaient le nombre de ses victoires; ils rappelaient qu'il avait érigé, à la gloire d'Athènes, neuf trophées pour autant de batailles qu'il avait gagnées. Ils ne croyaient pas être entendus du malade, qui paraissait n'avoir plus de connaissance; mais il ne lui était pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avaient dit, et rompant tout d'un coup le silence: « Je m'étonne, dit-il, que vous conserviez si bien dans votre mémoire, et que vous releviez si fort des choses auxquelles la fortune a tant de part, et qui me sont communes avec tant d'autres ca-

pitaines, pendant que vous oubliez ce qui est de plus grand dans ma vie, et de plus glorieux pour moi. C'est, ajouta-t-il, qu'il n'y a pas un seul citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil. »

PROBITÉ RARE.

Les Ostyacks forment une des peuplades qui errent dans ces vastes et tristes contrées, connues sous le nom général de Sibérie. Ce peuple est à demi sauvage, très-pauvre, ne vit que de sa pêche et de sa chasse; mais son caractère est bon, et ses besoins si peu nombreux, qu'il est rarement tenté de faire le mal. Voici un trait de probité qui honore la nation entière.

Un marchand Russe, allant de Tobolsk, capitale de la Sibérie, à Bérézof, autre ville de cette partie de l'Asie,

passa la nuit dans une cabane d'Ostyack; le lendemain matin, il perdit, à quelque distance de sa couchée, une bourse pleine d'or. Le fils de l'Ostyack, qui avait logé le marchand, trouva, quelque tems après, la bourse, la regarda, et passa sans la ramasser; de retour à la cabane, il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine, et qu'il l'y avait laissée. Son père le renvoya aussitôt sur le lieu, et lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'arbre, afin de la dérober aux yeux des passans, et qu'elle pût être retrouvée à cette même place par celui qui l'avait perdue, si jamais il venait la chercher; la bourse resta donc en cet endroit plus de trois mois.

Lorsque le Russe qui l'avait perdue revint de Bérézof, il alla loger chez le même Ostiack, et lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse, le jour qu'il était parti de chez lui. L'Os-

tyack, charmé de pouvoir lui faire recouvrer son bien, lui dit : c'est donc toi qui as perdu une bourse? Eh bien! sois tranquille, je vais te donner mon fils qui te conduira sur la place où elle est : tu pourras la ramasser toi-même. Le marchand retrouva en effet sa bourse où il l'avait perdue.

Loin de vous approprier le bien qui ne vous appartient pas, regardez-le toujours comme un dépôt précieux qu'il faut rendre tôt ou tard à son véritable propriétaire; quel exemple de fidélité, un peuple, placé par la nature sous un ciel barbare et sauvage, donne à de certains peuples civilisés?

APOLOGUE.

Sur les bords du Tage, une grenouille s'entretenait avec un de ses petits, qui faisait le plus grand éloge d'un

lieu spacieux rempli de roseaux. Un coup de vent abattit un de ces roseaux et le précipita dans le fleuve, viens le voir, mon fils, dit la grenouille, l'extérieur est très-séduisant, mais l'intérieur vide.



LES DEUX CHEVAUX.

Un orgueilleux coursier, fier de sa gymnastique,
Après avoir caracolé,
Aperçut un cheval rustique
A sa charrue humblement attelé.
Aussitôt de hennir; puis sa crinière agile
Se dresse, et flotte à qui mieux mieux;
Puis il fait d'un air gracieux
Jouer son pied souple et docile,
Comme un fat de la Cour son talon rouge : eh bien,
Dit dom coursier à son modeste frère,
Quand auras-tu, goujat, ce superbe maintien,
Cet air majestueux, cette grace légère?
Paix, insolent, dit l'autre, ennuyé de sés cris
Et de son triste verbiage,
Laisse-moi donc en paix finir mon labourage.

Eh ! si par mes travaux, objet de ton mépris,
Je ne rendais ce champ fertile,
Où prendrais-tu, réponds, orgueilleux imbécille,
L'avoine dont tu te nourris.

Cette fable, assez simple, est née en Germanie;
Elle s'adresse à vous, illustres fainéans,
Qui méprisez le peuple, et dont l'orgueil oublie
Que tout ce qui nourrit vos airs impertinens
Est le fruit de son industrie.
Quoi ! ceux dont les utiles mains
Forment les alimens, soutiens de votre vie,
N'auraient-ils donc que vos dédains ?
Si votre rang, votre richesse
Vous donnent plus d'urbanité,
Pourquoi donc auprès d'eux perdre par la fierté
Le fruit de votre politesse ?
Nés comme eux, vous seriez ce qu'ils vous semblent tous;
Nés comme vous, peut-être ils vaudraient mieux que vous.
Quittez donc cette fierté vaine
Qui fait du riche un sot, du pauvre un malheureux;
Le monde où vous portez ce front présomptueux,
De vous se passerait sans peine;
Il ne saurait se passer d'eux.

FOLIE DE SOLON.

Les Athéniens, fatigués de la longue et pénible guerre qu'ils avaient contre les habitans de Mégare, au sujet de l'île de Salamine, firent une loi qui défendait, sous prétexte de la vie, d'avancer ni par écrit, ni de vive voie, qu'on dût recouvrer cette île. Solon ne pouvant souffrir cette faiblesse, et voyant que la plupart des jeunes gens ne demandaient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'osaient la proposer à cause de cette terrible ordonnance, s'avisa de contrefaire le fou, et fit répandre dans toute la ville qu'il avait perdu l'esprit. Jamais ce grand homme n'avait été si sage. Il composa un beau poëme, pour engager les Athéniens à reprendre Salamine; et il l'apprit par cœur. Un jour qu'on ne s'attendait à rien moins, il sortit de chez lui avec un chapeau sur sa tête et courut



Il se mit à réciter son Poëme.



L'officier attendri s'avance.

Blanchard Sculp.

à la place, où, le peuple s'étant assemblé autour de lui, il monta sur la pierre d'où les héraults avaient coutume de faire leurs proclamations, et se mit à réciter son poëme. Les citoyens en furent si touchés, que la loi fut révoquée sur-le-champ, la guerre résolue, et Solon élu géneral.



LES DEUX SPARTIATES.

Un roi de Lacédémone, près de livrer bataille, voulut sauver du danger un vieillard de quatre-vingts ans : il le renvoie à Sparte. Prince, lui dit ce généreux vieillard, vous me renvoyez bien loin chercher un lit pour mourir : où pourrai-je en trouver un plus honorable que ce champ de bataille? on lui permit de rester; et recueillant ses forces, il mourut en combattant pour

sa patrie, auprès et sous les ordres de son roi.

On reprochait à un autre Spartiate de ce qu'étant boiteux, il osait marcher contre l'ennemi : mon dessein est de combattre, non de fuir, répondit-il.



TRAIT D'HUMANITÉ.

Essuyer les larmes d'un malheureux, l'arracher au besoin qui va le consumer, voir à ses pieds une famille entière qui les embrasse, qui vous rend grace comme à son Dieu conservateur ; en un mot, secourir l'indigent : ne sont-ce pas là de ces ravissemens de l'ame qu'il est impossible à l'esprit d'exprimer, de concevoir, et que le cœur seul est capable d'apprécier ! Pourrait-on comparer à ces sensations presque célestes, celles qui émanent de la grossièreté des sens, de la corruption des

mœurs, de la dépravation de cette pure substance que nous tenons de la bienfaisance de l'auteur suprême? Les souverains, sans contredit, pourraient se flatter d'être les plus heureux des hommes, s'ils approfondissaient cette source du vrai bonheur. Que je me reprocherais de ne point saisir ici l'occasion de féliciter un monarque à qui ce bonheur, si peu connu de la plupart de ses semblables, n'est point étranger! Qu'il est doux pour une ame sensible d'avoir à donner des éloges qui ne sont point dictés par la basse adulation! et nous croyons avoir fait nos preuves sur cet objet.

L'empereur actuel de Russie, Alexandre, est couronné à Moscow. M. le comte de Solchikow voulait offrir à Sa Majesté, au nom de la noblesse de cette ville, des sommes dont l'emploi aurait prêté un nouvel éclat à la fête du couronnement, quoique le monarque eût

déjà réglé les apprêts imposans qu'exigeait cette cérémonie. Voici la réponse de Sa Majesté à une lettre du comte, écrite au souverain à cette occasion.

« Je suis informé que la noblesse de » Moscow, animée par votre exemple, » s'est proposé de m'offrir une somme » pour fournir aux frais de certaines » constructions (il y a tout lieu de » croire qu'il s'agit d'arcs de triom- » phe), qui doivent être faites à mon » couronnement; je trouve dans ce pro- » jet la preuve d'un dévouement dont » je suis extrêmement flatté, et je » vous en témoigne, à vous et à la » noblesse, toute ma reconnaissance; » mais aussi je crois qu'il est indispen- » sable de vous faire la remarque que » je regarde comme superflue toute » collecte qui se ferait pour cet objet, » d'autant plus que j'ai déjà assigné » une somme suffisante destinée aux » dépenses nécessaires qu'exige la cir-

» constance. Dans le cas où l'on voulût
» réunir des efforts communs pour for-
» mer un établissement généralement
» utile, comme le serait une école,
» un hospice pour les pauvres, les ma-
» lades, je serais charmé de partager
» avec la noblesse, l'honneur d'une
» telle entreprise. Quant à ces édi-
» fices qui ne sont construits que pour
» le moment, et qui s'évanouissent
» avec là-propos qui les a fait ériger,
» ils ne peuvent être l'objet de con-
» tributions offertes en commun; car
» ces contributions seront employées
» avec bien plus de fruit, lorsqu'on
» les fera servir à ce qui peut être utile
» à l'état.

» Je suis donc assuré qu'actuelle-
» ment que vous connaissez ma façon
» de penser sur ce projet, vous n'ou-
» blierez point de lui donner une autre
» direction, et un autre but, et que
» la noblesse de Moscow m'offrira pour

» preuve de son dévouement et de son
» amour, le présent qui sera le plus
» agréable à mon cœur, et qui embel-
» lira d'une véritable splendeur mon
» couronnement.

» Du reste, je suis toujours votre
» affectionné, Alexandre. »

Qu'on ait toujours devant les yeux que cette lettre est la lettre d'un souverain, et puisse ce digne monarque lui-même, ne jamais l'oublier ! Un pareil épanchement de sensibilité vaut assurément l'éclat des plus fameuses victoires. Nous sommes du nombre de ceux qui adressent leurs vœux au ciel pour que la Russie possède long-tems un tel Empereur ! Voilà de ces princes qui, pour le bonheur de l'humanité, devraient être immortels !

REPONSE DE LÉONIDAS.

Le grand roi de Perse, Xercés,
Ambitieux jusqu'à l'excès,
Venait pour envahir la Grèce
Avec d'effroyables apprêts.
Léonidas, suivi d'une brave jeunesse,
Pleine de courage et d'ardeur,
Marchait pour s'opposer à cet usurpateur.
Un Grec effrayé vint lui dire :
Tout est perdu, Seigneur, Xercès va nous détruire;
Qui peut lui résister ? quel terrible appareil ?
Les Perses sont en si grand nombre,
Qu'ils pourront de leurs traits obscurcir le soleil.
Tant mieux, répondit-il, nous combattrons à l'ombre.

LA PROBITÉ RECOMPENSÉE.

Perrin avait reçu le jour en Bretagne, dans un village auprès de Vitré. Né pauvre, et ayant perdu son père et sa mère avant de pouvoir en bégayer les noms, il dut sa subsistance à la cha-

rité publique. Il apprit à lire et à écrire. Son éducation ne s'étendit pas plus loin, à l'âge de quinze ans, il servit dans une petite ferme; on lui confia le soin des troupeaux. Lucette, une jeune paysanne du voisinage, fut, dans le même tems, chargée de ceux de son père. Elle les conduisait dans des pâturages où elle voyait souvent Perrin, qui lui rendait tous les petits services qu'on peut rendre à son âge et dans sa situation. L'habitude de se voir, leurs occupations, leur bonté mutuelle, leurs soins officieux les attachèrent l'un à l'autre. Perrin se proposa de demander Lucette en mariage à son père. Lucette y consentit, mais elle ne voulut pas être présente à cette visite. Elle devait aller le lendemain à la ville; elle pria Perrin de choisir cet instant, et de venir le soir au-devant d'elle, pour lui apprendre comment il aurait été reçu.

Le jeune homme, au tems marqué,

vola chez le père de Lucette, et lui déclara avec franchise qu'il aimait sa fille, et qu'il voudrait bien l'épouser. Tu aimes ma fille, interrompit brusquement le vieillard! tu voudrais l'épouser! y songes-tu, Perrin, comment feras-tu? as-tu des habits à lui donner, une maison pour la recevoir, et du bien pour la nourrir? tu sers, tu n'as rien. Lucette n'est pas assez riche pour fournir à ton entretien et au sien. Perrin, ce n'est pas ainsi qu'on se met en ménage. — J'ai des bras, je suis fort, on ne manque jamais de travail quand on l'aime; et que ne ferai-je point quand il s'agira de soutenir Lucette! jusqu'à présent j'ai gagné cinq écus tous les ans, j'en ai amassé vingt; ils feront les frais de la noce; j'en travaillerai davantage, mes épargnes augmenteront, je pourrai prendre une petite ferme. Les plus riches habitans de notre village ont commencé comme

moi; pourquoi ne réussirais-je pas comme eux? — Eh bien! tu es jeune, tu peux attendre encore; deviens riche, et ma fille est à toi; mais jusqu'à ce moment ne m'en parle pas.

Perrin ne put obtenir d'autre réponse, il courut chercher Lucette; il la rencontra bientôt; il était triste. Elle lut sur son visage la nouvelle qu'il venait lui annoncer. — Mon père t'a donc refusé? — Ah! Lucette, que je suis malheureux d'être né si pauvre! mais je n'ai pas perdu toute espérance. Ma situation peut changer. Ton mari n'aurait rien épargné pour te procurer de l'aisance; ferai-je moins pour devenir ton mari? va, nous serons unis un jour. Conserve-moi ton cœur; souviens-toi que tu me l'as donné.

En parlant ainsi, ils étaient toujours sur la route de Vitré. La nuit qui s'avançait les pressait de regagner leurs maisons; ils allaient fort vîte. Perrin

fait un faux pas et tombe. En se relevant, ses mains cherchent ce qui a causé sa chute, c'était un sac assez pesant, il le ramasse ; curieux de savoir ce qu'il contient, il entre avec Lucette dans un champ où brûlaient encore des racines auxquelles les laboureurs avaient mis le feu pendant le jour ; à la clarté qu'elles répandent, il ouvre le sac, et y trouve de l'or. Que vois-je, s'écria Lucette ! ah Perrin, tu es devenu riche ! — Quoi ! Lucette, je pourrais te posséder ! le ciel, favorable à nos desirs, m'aurait-il envoyé de quoi satisfaire ton père, et nous rendre heureux ? Cette idée verse la joie dans leurs ames : ils contemplent avidement leur trésor, puis après s'être regardés un moment avec tendresse, ils se mettent en chemin pour aller sur-le-champ le montrer au vieillard. Ils étaient près de sa maison, lorsque Perrin s'arrête.
— Nous n'attendons notre bonheur

que de cet or, dit-il à Lucette, mais est-il à nous? sans doute il appartient à quelque voyageur ; la foire de Vitré vient de finir, un marchand en retournant chez lui, l'a vraisemblablement perdu : dans ce moment où nous nous livrons à la joie, il est peut-être en proie au désespoir le plus affreux. — Ah! Perrin, la réflexion est terrible ! le malheureux gémit sans doute. Pouvons-nous jouir de son bien? le hasard nous l'a fait trouver; mais le retenir est un vol. — Tu me fais frémir..... Nous allions le porter à ton père, il nous allait rendre heureux ; mais peut-on l'être du malheur d'autrui? Allons voir M. le recteur (c'est le nom que les Bretons donnent à leurs curés); il a toujours eu mille bontés pour moi ; il m'a placé dans la ferme où je sers. Je ne dois rien faire sans le consulter.

Le recteur était chez lui. Perrin lui

remit le sac qu'il avait trouvé, et avoua qu'il l'avait regardé d'abord comme un présent du ciel. Il ne cacha point son amitié pour Lucette, et l'obstacle que sa pauvreté mettait à leur union. Le pasteur l'écoute avec bonté. Il les regarde l'un et l'autre : leur procédé l'attendrit. Il voit toute l'ardeur de leur tendresse, et admire la probité qui lui est encore supérieure. Il applaudit à leur action. — Perrin, conserve toujours les mêmes sentimens. Le ciel te bénira : nous retrouverons le maître de cet or; il récompensera ta probité. J'y joindrai quelques-unes de mes épargnes; tu posséderas Lucette. Je me charge d'obtenir l'aveu de son père. Vous méritez d'être l'un à l'autre. Si l'argent que tu déposes entre mes mains n'est point réclamé, c'est un bien qui appartient aux pauvres; tu l'es, je croirai suivre l'ordre du ciel en te le rendant, il m'a déjà disposé en ta faveur.

Les deux jeunes gens se retirèrent satisfaits d'avoir fait leur devoir, et remplis des douces espérances qu'on leur donnait. Le recteur fit crier dans sa paroisse le sac qu'on avait perdu; il le fit afficher ensuite à Vitré, et dans tous les villages voisins. Plusieurs hommes avides se présentèrent; mais aucun n'indiqua la somme, ni l'espèce de monnaie, ni le sac qui la contenait.

Pendant ce tems, le recteur n'oublie pas qu'il avait promis à Perrin de s'occuper de son bonheur. Il lui fit avoir une petite ferme, la monta de bestiaux et d'instrumens nécessaires au labourage, et deux mois après il le maria avec Lucette. Les deux époux, au comble de leurs voeux, remercièrent avec ardeur le ciel et le recteur. Perrin était laborieux. Lucette s'occupait de son ménage; ils étaient exacts à payer le propriétaire de leur ferme; ils vivaient médiocrement du surplus, et se trouvaient heureux.

L'or perdu ne fut point réclamé pendant deux ans. Le recteur ne jugea pas qu'il fallût attendre davantage, il le porta au couple vertueux qu'il avait uni. Mes enfans, leur dit-il, jouissez du bienfait de la providence et n'en abusez pas.

Ces douze mille francs sont actuellement sans produit, vous pouvez en faire usage. Si par hasard vous en découvriez le maître, vous devriez sans doute les lui rendre. Faites-en un emploi qui, les changeant seulement de nature, n'en diminue point la valeur. Perrin suivit ce conseil. Il se proposa d'acquérir la ferme qu'il tenait à bail; elle était à vendre. On l'estimait un peu plus de douze mille francs ; mais en payant comptant on pouvait espérer de l'avoir à ce prix. Cet argent, qu'il ne regardait que comme un dépôt, ne pouvait être mieux placé ; et si le maître se trouvait un jour, il n'aurait pas à se plaindre.

Le recteur approuva ce projet; l'acquisition fut bientôt faite. Le fermier, devenu propriétaire, donna une plus grande valeur à son terrain. Ses champs mieux cultivés devinrent plus fertiles. Il vécut dans cette douce aisance qu'il avait eu l'ambition de procurer à Lucette; deux enfans bénirent successivement leur union. Ils prenaient plaisir à se voir revire dans ces tendres gages de leur amour. En revenant des champs, Perrin trouvait sa femme qui venait au-devant de lui, et lui présentait ses enfans; il les embrassait l'un et l'autre, les quittait pour serrer son épouse dans ses bras, puis revenait encore à eux pour les accabler tour à tour de caresses. L'un essuyait la sueur dont son front était couvert, l'autre essayait de le soulager du poids du hoyau qu'il portait. Perrin souriait de ses faibles efforts, le caressait de nouveau, et rendait graces au ciel qui

lui avait donné une épouse tendre et des enfans qui lui ressemblaient.

Quelques années après, le vieux recteur mourut. Perrin et Lucette le pleurèrent. Ils songeaient avec attendrissement à ce qu'ils lui devaient. Cet événement les fit réfléchir sur eux-mêmes. Nous mourrons aussi, disaient-ils, notre ferme restera à nos enfans. Elle n'est pas à nous. Si celui à qui elle appartient revenait, il en serait privé pour toujours : nous emporterions le bien d'autrui au tombeau. Ils ne pouvaient soutenir cette idée. Leur délicatesse leur fit écrire une déclaration qu'ils déposèrent entre les mains du nouveau recteur, et qu'ils firent signer par les plus notables habitans du village. Cette précaution qu'ils jugeaient nécessaire pour assurer une restitution à laquelle ils croyaient leurs enfans obligés, les tranquillisa.

Il y avait dix ans qu'ils étaient éta-

blis, Perrin, après un travail pénible, revenait un jour dîner avec son épouse, il vit passer sur la grande route deux hommes dans une voiture, qui versa à quelques pas de lui. Il courut porter du secours. Il offrit les chevaux de sa charrue pour transporter les malles. Il pria les voyageurs de venir se reposer chez lui. Ils n'étaient point blessés.

Ce lieu-ci m'est bien funeste, s'écria l'un d'eux, je ne puis y passer sans éprouver des malheurs. J'y ai fait, il y a douze ans, une perte assez considérable. Je revenais de la foire de Vitré, j'emportais douze mille francs en or, que j'ai perdus. Comment, lui dit Perrin, qui l'écoutait avec attention, avez-vous négligé de faire des recherches pour le retrouver? — Cela ne me fut pas possible, je me rendais à Lorient, où je devais m'embarquer pour les Indes. Le tems pressait; le vaisseau prêt à mettre à la voile, ne

m'aurait point attendu ; je ne pus faire des perquisitions sans doute inutiles, qui, en retardant mon départ, m'auraient apporté un préjudice beaucoup plus grand que la perte que j'avais faite.

Ce discours fit tressaillir Perrin. Il s'empresse davantage auprès du voyageur. Il le conjure d'accepter l'asile qu'il lui offre. Sa maison était la plus prochaine et la plus propre habitation du lieu. On cède à ses instances. Il marche le premier pour montrer le chemin. Il rencontre sa femme, qui, selon son usage, venait au devant de lui. Il lui dit d'aller promptement préparer un dîner pour ses hôtes. En attendant le repas, il leur présente des rafraîchissemens, et fait retomber la conversation sur la perte dont l'un s'est plaint. Il ne doute plus que ce ne soit à lui qu'il doit une restitution. Il va chercher le nouveau recteur, l'informe de ce qu'il vient d'appren-

dre, l'invite à partager le dîner de ses hôtes, et à leur tenir compagnie. Celui-ci l'accompagne, et ne cesse d'admirer la joie que ce bon paysan a d'une découverte qui doit le ruiner.

On dîne. Les voyageurs satisfaits ne savent comment reconnaître l'accueil que leur fait Perrin. Ils admirent son petit ménage, son bon cœur, sa franchise, l'air ouvert de Lucette, sa candeur, son activité; ils caressent les enfans. Perrin, après le repas, leur montre sa maison, son potager, sa bergerie, ses bestiaux, les entretient de ses champs et de leur produit. Tout cela vous appartient, dit-il ensuite au premier voyageur. L'or que vous avez perdu est tombé entre mes mains. Voyant qu'il n'était point réclamé, j'en ai acheté cette ferme, dans le dessein de la remettre un jour à celui qui y a de véritables droits. Elle est à vous. Si j'étais mort avant de vous trouver.

M. le recteur a un écrit qui constate votre propriété.

L'étranger, surpris, lit l'écrit qu'il lui remet. Il regarde Perrin, Lucette et ses enfans. Où suis-je, s'écria-t-il enfin, et que viens-je d'entendre? Quel procédé! quelle vertu! quelle noblesse! et dans quel état les trouvai-je! Avez-vous quelque autre bien que cette ferme, ajouta-t-il? — Non; mais si vous ne la vendez point, vous aurez besoin d'un fermier, et j'espère que vous me donnerez la préférence. — Votre probité mérite une autre récompense. Il y a douze ans que j'ai perdu la somme que vous avez trouvée; depuis ce tems, Dieu a béni mon commerce, il s'est étendu, il a prospéré; je ne me suis pas ressenti longtems de ma perte. Cette restitution aujourd'hui ne me rendrait pas plus riche. Vous méritez cette petite fortune; la Providence vous en a fait pré-

sent, ce serait l'offenser que de vous l'ôter. Conservez-la, elle vous appartient; et, s'il le faut, je vous la donne. Vous pouviez la garder, je ne la réclamais point. Quel homme eût agi comme vous !

Il déchira aussitôt l'écrit qu'il tenait dans ses mains. Une si belle action, ajouta-t-il, ne doit point être ignorée; il n'est pas besoin d'un nouvel acte pour assurer ma cession, votre propriété et celle de vos enfans : je le ferai cependant écrire pour perpétuer le souvenir de vos sentimens et de votre honnêteté.

Perrin et Lucette tombèrent aux pieds du voyageur; il les releva et les embrassa. Un notaire qui fut mandé écrivit cet acte, le plus beau qu'il eût rédigé de sa vie. Perrin versait des larmes de tendresse et de joie. Mes enfans, s'écriait-il, baisez les mains de votre bienfaiteur. Lucette, ce bien est à nous; nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords.

LE CHANGEMENT DE STYLE.

Un brave homme, ayant appris qu'un de ses amis avait obtenu de l'avancement, alla le trouver pour le féliciter de sa nouvelle dignité; mais à peine fut-il introduit auprès de cet ami, que le parvenu prenant *de grands tons et de grands airs*, demanda ce qui l'amenait auprès de lui. Monsieur, lui dit-il, je venais vous faire mon compliment de condoléance sur le malheur que vous aviez eu de perdre la vue, l'ouïe et la mémoire, au point de ne reconnaître ni vous, ni vos amis.



LE DISSIPATEUR.

Un dissipateur, qui avait mangé presque tout le bien de ses pères, rencontrant quelqu'un de sa connaissance dans un habillement un peu passé de

mode, lui dit qu'il croyait que c'était l'habit de son aïeul. Ce l'est effectivement, reprit l'autre, et j'ai aussi les terres de mon grand père; je vous défie d'en pouvoir dire autant.



HEUREUX QUI SAIT SE CONNAITRE.

A Cotys, roi de Thrace, on avait fait présent
De vases de cristal d'un excellent ouvrage.
Ce Prince en fut charmé ; mais en les admirant,
Il craignit qu'étant prompt, quoique d'ailleurs fort sage,
Sa gloire quelque jour ne se ternît par là.
Rien n'est plus beau, dit-il, mais il arrivera,
Comme il est assez ordinaire,
Que quelqu'un me les cassera ;
Et dans ce moment ma colère
Peut produire un mauvais effet,
Dont j'aurais un regret extrême :
J'aime mieux à jamais en priver mon buffet.
En achevant ces mots, il les cassa lui-même.



TRAIT DE COURAGE.

Monsieur Richardson, capitaine d'un vaisseau marchand anglais, ayant été assailli, près de Dantzick, par une furieuse tempête, lutta toute la nuit contre la violence des flots. Quoique ses voiles se trouvassent déchirées et ses cordages rompus, il manœuvra avec tant d'intelligence et d'activité, qu'il entra dans le port de cette ville à la fin du jour. A peine fut-il arrivé qu'il alla prier le capitaine d'un vaisseau qui était à l'ancre, de porter du secours à seize personnes qu'il avait vues dans le plus grand danger, sur le tillac d'un vaisseau appartenant à des Dantzikois. Celui-ci ayant répondu qu'il ne voulait pas s'exposer à périr lui-même, l'Anglais lui dit : « Eh bien! puisque le danger vous effraie, quelque fatigué que je sois, je vais le braver. Je vous demande seulement vos gens, parce

que les miens sont excédés de travaux et de veilles. » Refusé sur cet article, il se borna à demander une chaloupe qui était plus grande que la sienne ; mais elle lui fut également refusée. Indigné de tant de refus, le sieur Richardson sort du vaisseau, regagne le sien, et dit à ses matelots : « Anglais, je trouve ici des ames lâches et inhumaines ; prouvons-leur que les nôtres ne le sont pas, et volons au secours de ces malheureux que vous voyez à la mer. » Tout l'équipage ayant répondu par acclamation, la chaloupe fut mise en mer, et les Anglais affrontant la fureur des vagues, furent assez heureux pour sauver la vie aux seize personnes du vaisseau naufragé ; ce qu'ils ne purent faire qu'en trois voyages, parce que leur chaloupe était trop petite. Il n'y eut qu'une femme qui mourut le lendemain des suites de l'effroi dont elle avait été saisie, en se voyant près

d'être ensevelie sous les eaux. Le roi de Pologne, informé de cette action vertueuse, chargea son commissaire-général, résidant à Dantzick, de remettre de sa part, au libérateur de seize de ses sujets, une médaille d'or, représentant, d'un côté, l'effigie de sa majesté, et sur le revers une couronne de lauriers et de myrthe. Cette médaille a été remise à M. Richardson, en présence des magistrats de Dantzick, de la plupart des Anglais qui y sont domiciliés, et de plusieurs étrangers qui se sont tous empressés de lui donner les éloges qu'il mérite.



LA JUSTICE DISTRIBUTIVE.

Certain Gentilhomme Romain,
Que nous appellerons Valère,
Faisant grosse figure, aimant la bonne chère,
Devait au boulanger pour cinq cents francs de pain;
Et par une injustice extrême,
Au lieu de le payer, il se moquait de lui.

Beaucoup de Seigneurs aujourd'hui
Traitent leurs créanciers de même,
Et sans aucuns égards prennent le bien d'autrui.
Le Boulanger, homme assez sage,
Employait ses amis, mettait tout en usage.
Mais un mauvais payeur n'est facile à tourner,
Et Valère sur-tout l'était moins que personne.
L'autre se vit forcé de le faire ajourner
Devant le Préfet de l'Annone,
Juge dans ces sortes de cas.
Valère chicaneur forma plusieurs débats,
Afin de fatiguer son homme
Et le jeter dans l'embarras;
Car aussi bien qu'ici l'on sait pousser à Rome
La chicane jusqu'à l'excès.
Fort long-tems dura le procès;
Le Préfet scélérat que le signor Valère
Avait mis dans ses intérêts,
A la fin décida l'affaire,
Et condamna Valère à payer dans cinq ans
Au Boulanger les cinq cents francs
Par paiemens égaux de cent francs chaque année.
Telle est la licence effrénée
Des magistrats sans probité.
Mais comme en pareils cas, la patience échappe,
Le pauvre Boulanger, justement irrité,
Va se jeter aux pieds du Pape;
C'était Innocent douze, ami de l'équité,
Qui sut par sa sagesse et sa prudence exquise
Gouverner dignement l'Eglise.

Il dit en peu de mots au Saint Père le fait.
Le Pape au même instant fait venir le Préfet,
En termes foudroyans le reprend, le gourmande,
Puis joignant à la réprimande
Un moyen propre à l'obliger
De rendre la justice avec un soin extrême,
Le condamne à payer sur l'heure au Boulanger
Les cinq cents francs par corps lui-même,
Sauf à lui de les répéter
Sur Valère en cinq ans de la même manière
Qu'il l'avait ordonné, pour lui faire porter
Du talion la peine entière.
N'était-ce pas ainsi qu'il le fallait traiter ?



RÉPONSE SUBLIME D'AGIS.

On vint dire au vaillant Agis que les Athéniens entraient dans son pays avec des troupes fort nombreuses.

Il n'avait que très-peu de gens : marchons à l'ennemi, dit-il en même tems.

Le nombre aux ames courageuses ne fait jamais de peur ; il suffit de savoir où sont les ennemis pour faire son devoir.

LE BON FILS.

Monsieur de **** allant rejoindre son régiment, il y a dix à douze ans, s'occupa, pendant sa route, à faire quelques recrues dont il avait besoin pour compléter sa compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite ville, où il demeura une semaine. L'avant-veille de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, et de la figure la plus intéressante. Il avait un air de candeur et d'honnêteté qui prévenait pour lui. Monsieur de *** ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa compagnie. Il le vit trembler en demandant qu'on l'engageât. Il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, et peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune homme qui sent le prix de la liberté, et qui ne la vend pas sans regrets. Il lui mon-

tra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. Ah! monsieur, lui dit le jeune homme, n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs. Il ne vient que de la crainte d'être refusé. Vous ne voudrez peut-être pas de moi et mon malheur serait affreux. Il lui échappa quelques larmes en achevant ces mots. L'officier ne manqua pas de l'assurer qu'il serait enchanté de le satisfaire, et lui demanda vîte quelles étaient ses conditions? Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme, elles vous dégoûteront peut-être : je suis jeune, vous voyez ma taille, j'ai de la force, je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse dans laquelle je me trouve, me force de me mettre à un prix que vous trouverez sans doute exorbitant. Je ne puis rien en diminuer. Croyez que sans des raisons trop pressantes, je ne vendrais

point mon service : mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse ; je ne puis vous suivre à moins de cinq cents liv., et vous me percez le cœur si vous me refusez. Cinq cents livres, reprit l'officier, la somme est considérable je l'avoue ; mais vous me convenez, je vous crois de la bonne volonté, je ne marchanderai point avec vous, je vais vous compter votre argent. Signez, et tenez-vous prêt à partir après demain avec moi.

Le jeune homme parut pénétré de la facilité de M. de ***. Il signa gaiement son engagement, et reçut les cinq cents livres avec autant de reconnaissance que s'il les avait eues en pur don. Il pria son capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, et lui promit de revenir à l'instant. M. de *** crut remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme. Curieux de s'éclaircir, il le suivit san

affectation. Il le vit voler à la prison de la ville, frapper avec une vivacité singulière à la porte, et se précipiter dedans aussitôt qu'elle fut ouverte. Il l'entendit dire au geolier: voilà la somme pour laquelle mon père a été arrêté, je la dépose entre vos mains; conduisez-moi vers lui, que j'aie le plaisir de briser ses fers. L'officier s'arrête un moment pour lui laisser le tems d'arriver seul auprès de son père, et s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard, qu'il couvre de ses caresses et de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager se liberté pour lui procurer la sienne. Le prisonnier l'embrasse de nouveau. L'officier attendri s'avance. Consolez-vous, dit-il au vieillard, je ne vous enleverai point votre fils. Je veux partager le mérite de son action. Il est libre ainsi que vous, et je ne regrette point une somme dont il a fait

un si noble usage. Voilà son engagement, et je le lui remets. Le père et le fils tombent à ses pieds ; le dernier refuse la liberté qu'on lui rend. Il conjure le capitaine de lui permettre de le suivre ; son père n'a plus besoin de lui ; il ne pourrait que lui être à charge. L'officier ne peut le refuser. Le jeune homme a servi le tems ordinaire. Il a toujours épargné sur sa paie quelques petits secours qu'il a fait passer à son père ; et lorsqu'il a eu le droit de demander son congé ; il en a profité pour aller servir ce vieillard qu'il nourrit actuellement du travail de ses mains.



ORGUEIL DE PHILIPPE.

Après la bataille de Chéronnée, Philippe écrivit à Archidame III, roi de Sparte, d'un ton fier et insolent. Mesurez votre ombre, lui répondit Archi-

dame, et vous verrez que depuis votre victoire, elle n'est pas devenue plus grande.



LES TROIS GÉNÉRAUX ATHÉNIENS.

Athènes eut à soutenir une violente guerre contre plusieurs de ses anciens alliés ; elle leur opposa de grands capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée : ce furent les derniers généraux athéniens qui firent honneur à leur patrie. Chabrias s'était déjà fait un grand nom, lorsqu'envoyé au secours des Thébains contre les Spartiates, et se voyant abandonné dans le combat par les alliés, qui avaient pris la fuite, il soutint seul le choc des ennemis, ses soldats, par son ordre, s'étant serrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, et étendant

en avant leurs piques, de sorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés ; et Agésilas, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias, dans l'attitude où il avait combattu.

Iphicrate était fils d'un cordonnier. Mais, dans une ville libre, comme Athènes, le mérite seul faisait la noblesse des citoyens. S'étant signalé dans un combat naval où il n'était encore que simple soldat, il fut bientôt après employé avec distinction et honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui suscita, son accusateur, l'un des descendans d'Harmodius, qui faisait valoir extrêmement le nom de ses ancêtres, lui ayant reproché la bassesse de sa naissance. Oui, répliqua-t-il, la noblesse de ma famille commence en moi, et celle de la vôtre finit en vous. Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace.

Il fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats. Avant lui les boucliers étaient fort longs et fort pesans, et les chargeaient et les embarrassaient extrêmement : il les rendit plus courts et plus légers, de sorte que, sans découvrir le corps, ils lui donnaient plus d'agilité. Au contraire, il alongea les piques et les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi. Il changea aussi les cuirasses, et, au lieu de cuivre et d'airain, qu'elles étaient auparavant, il les fit faire de lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, et qui était tellement préparé, qu'il se durcissait et devenait impénétrable au fer aussi bien qu'au feu. Etant un jour campé sur les terres de ses alliés, Iphicrate ne laissait pas de fortifier son camp d'un fossé et d'une pallissade, comme s'il eût été en pays ennemi. A quoi bon tant de soins, lui dit quelqu'un? Que craignez-vous? —

Quand on ne voit rien à craindre, répond le prudent capitaine, c'est alors qu'on doit craindre le plus. Lorsqu'un malheur imprévu est arrivé, il est honteux pour un général d'être obligé de dire : Je n'y avais pas pensé.

Timothée, fils du fameux Conon, fut d'abord extrêmement heureux dans toutes ses entreprises. Un si rare bonheur ne manqua pas d'éveiller la jalousie. Ses envieux le firent peindre plongé dans un profond sommeil, tandis que la fortune, près de lui, prenait des villes dans des filets. Timothée, sans s'affecter de cette peinture satirique, se contenta de dire froidement : Puisque tout endormi je prends les villes, que ne ferais-je pas éveillé ? Timothée fut accusé de trahison, et la basse jalousie de ses envieux prévalut enfin. Les victoires de ce grand homme, soixante-quinze villes qu'il avait réunies à la république, les honneurs qu'on lui avait

autrefois déférés, sa vieillesse, la bonté de sa cause, rien ne put le dérober à l'iniquité des juges : condamné à une amende de cent talens, qu'il n'était pas en état de payer, il se retira dans la ville de Chalcis, en Eubée, plein d'indignation contre des citoyens qu'il avait si souvent enrichis par ses conquêtes, et qui, après sa mort, laissèrent éclater un repentir aussi infructueux que tardif. L'ingratitude des Athéniens avait oublié l'extrême désintéressement de ce grand homme, qui rapporta à sa patrie 1200 talens pris sur les ennemis, sans en rien réserver pour lui-même.



LA PETITE SUZANNE,
OU LE BON MEUNIER.

Un riche négociant de Lyon, menacé d'être fusillé, abandonne sa femme,

ses enfans, et s'en remettant à la Providence, parcourt, pendant plusieurs jours, les champs, les forêts, les montagnes, sans oser demander un asile. Accablé de lassitude, il demeure quelque tems dans un bois, n'ayant pour toute nourriture que des fruits sauvages et l'eau d'une ravine. Il succombe bientôt à tant de maux, la vie lui est odieuse et il est prêt à se l'arracher, quand il apperçoit à quelques pas de lui une jeune fille de dix à onze ans, qui faisait paître ses deux chèvres; il l'appelle avec crainte, lui fait plusieurs signes, l'enfant tourne la tête, voit un fantôme effrayant et recule toute tremblante. — Avancez, ne craignez rien, ma bonne amie, je ne suis pas méchant. —Votre barbe me fait peur..., et puis... vos habits sont déchirés..., vos cheveux tout noirs... Ah! si vous êtes un voleur, de grace, ne me tuez pas... — Ma bonne amie, je suis un malheureux prêt à



Avancez, ne craignez rien.



Mon mari! Mon père! Qu'avez-vous?

périr de faim...; depuis trois jours dans cette forêt, je n'ai rien mangé... Voilà pourtant de l'argent, si vous voulez m'aller chercher du pain, vous me sauverez la vie... — Je n'ose pas vous approcher. — Bonne petite !... sauvez-moi, sauvez-moi... Si j'allais moi-même dans le village, on pourrait m'arrêter et me faire mourir. — Eh, mon Dieu !... qu'avez-vous donc fait ?... — je suis innocent, mais l'on en veut à mes jours, tenez, rendez-moi le service le plus important... Il voulait lui jeter une pièce d'argent, mais l'aimable enfant, attendrie sur le sort du malheureux Lyonnais, lui dit : « Je vois bien à présent que vous ne voulez pas me faire du mal, vous seriez bien méchant si vous me trompiez. Gardez votre argent, vous dites qu'il ne faut pas qu'on vous découvre, et je risquerais de vous perdre si je l'employais moi-même : attendez, je vais dans le village, et par

un moyen plus sûr, je vous rapporterai de quoi vous soutenir jusqu'à ce que vous puissiez trouver mieux... Il m'en coûtera de mentir à ma tante, mais le bon Dieu me pardonnera..., c'est pour sauver la vie à un malheureux...»

Et voilà la petite fille qui se met à courir en chassant ses deux chèvres devant elle.

Elle arrive au village et s'adresse aussitôt à sa tante :

« Ma tante, lui dit-elle, mon cousin, le meûnier, vous prie de lui envoyer tout de suite une cruche de lait, il en a un pressant besoin ; si vous voulez, je la lui porterai moi-même. »

La tante remet sur-le-champ à l'aimable enfant une cruche de lait, en lui recommandant de ne pas la laisser tomber.—Ne craignez rien, lui répond-elle, je la tiens trop bien pour cela, le ciel d'ailleurs ne permettrait pas qu'il m'arrivât un si grand malheur... Adieu,

ma tante, mon cousin ma prié de revenir le plutôt possible... Ce pauvre cousin..., il ne faut pas le désobliger.

La petite fille ne demeure pas longtems en chemin ; elle apporte, avec une joie, un plaisir difficile à peindre, ce breuvage nourrissant qu'elle sait devoir rendre la vie à un infortuné. — Tenez, s'écrie-t-elle, du plus loin qu'elle l'apperçoit, voilà tout ce que j'ai pu avoir, mais il est bon, cela vous remettra, et puis ce morceau de pain... C'est celui de mon goûter, prenez le... Je n'ai pas faim, moi, j'aurai plus de plaisir à vous le voir manger... Oh, dame!... Ce n'est pas du pain de la ville, mais il a beau être noir, c'est de tout notre cœur que nous vous l'offrons... Cependant, si jamais vous rencontriez ma tante, gardez-vous bien de lui dire que je vous l'ai donné.

Le négociant se jette à genoux, porte ses mains vers le ciel, remercie

la Providence à qui il s'était confié, couvre de baisers les innocentes mains de sa bienfaitrice, et dévore les alimens qu'elle lui a apportés. Il fallut se séparer; ce ne fut pas sans peine de part et d'autre. La bonne petite promit à son protégé de revenir le lendemain au même endroit et de lui donner également tout ce qu'elle pourrait mettre de côté.

Ces tendres soins durèrent, en effet, encore quelques jours, mais bientôt de nouvelles alarmes succédèrent à l'instant de repos que le Lyonnais avait goûté. Des soldats se répandirent dans les campagnes pour visiter les chaumières; bientôt la forêt même n'offrit plus au malheureux négociant, un asile assuré. Dans cette extrémité, il résolut de se donner la mort plutôt que de tomber entre les mains de ses bourreaux. Un jour qu'il avait aperçu des gendarmes roder dans le bois, pensant

qu'il allait être infailliblement saisi, un bout de corde s'offrit à ses yeux, il le prit, l'attacha à une branche d'arbre ; et allait ensuite se le passer au col quand la petite fille survint tout-à-coup...... Elle le vit furieux, désespéré, et lui demanda quel était son dessein ? — Me donner la mort ?...... s'écria-t-il, je ne puis plus vivre..... Voyez-vous là bas à travers les feuillages..... ces soldats altérés de sang ?..... c'est moi qu'ils cherchent, j'aime mieux mourir de ma propre main que.... — Y pensez-vous, interrompit en pleurant la jeune paysanne, le bon Dieu ne nous a pas donné la vie pour que nous la détruisions nous-mêmes..... Si ma tante savait ça, vous verriez les beaux sermons qu'elle vous ferait la dessus..... Méchant ! vous aviez donc oublié votre petite Suzanne (c'était le nom de cette intéressante créature), venez, ne perdez pas de tems, prenez-

moi la main... — Suzanne !... où voulez-vous me conduire ? ..... — Laissez-moi faire, je ne veux pas moi que vous mourriez... Autant vous m'avez inspiré d'effroi quand je vous abordai, autant je sens que je vous aime à présent que je vous connais.... malgré ma peur cependant, j'avais de la peine à croire que vous fussiez un voleur; à travers votre mine sauvage, il y avait je ne sais quoi dans vos yeux qui disait que vous étiez un honnête homme.....

Tout en lui parlant ainsi, elle le menait en courant de toutes ses forces du côté du village. — Suzanne !... vous me perdez !..... dans ce village.... — Marchez,..... marchez.... Voyez-vous ce moulin? ..... il appartient à mon cousin Jacques-Francisque Desbordes... Il m'aime beaucoup, mon cousin, et je suis bien sûre qu'il ne me refusera pas la grace que je lui demanderai.

— O mon Dieu !.... ne m'abandonne

pas, ... ou si je péris,..... veille du moins sur mes malheureux enfans.....
— Vous avez des enfans! bon homme!.... Oh comme ils doivent pleurer à présent!..... — Oui, ma bonne Suzanne, j'ai sur-tout un fils,...... c'est votre portrait, votre grace, votre candeur... Un jour, peut-être, si le ciel est favorable à nos voeux... — Chut! chut!.. entrez avec moi.... Rassurez-vous ..... mon cousin n'est pas si terrible que vous vous l'imaginez. Bon!... je l'aperçois près de la meule..... mon cousin! mon cousin!..... — Eh bonjour! ma petite Suzanne, comment te portes-tu? —Pas trop bien à présent; mais bientôt peut-être la santé me reviendra. — Quel est cet homme que tu m'amènes? — Mon cousin, pardon,.... vous m'avez dit tant de fois que faire une bonne action, c'était un trésor à gagner..... Je vous ai cru, mon cousin. Vous voyez un malheureux, poursuivi, mourant

de faim, caché depuis long-tems dans le bois où il a souffert tous les mauvais tems..... Oh! c'est un honnête homme! mon cousin; en ce moment il y va de sa vie, sauvez-le, sauvez-le, je le demande à vos genoux, si vous saviez le bien que vous me feriez en lui accordant un asile..... — Tu es folle, je pense, Suzanne,...... et où diable veux-tu que je le mette?..... Mon enfant, ta compassion me touche; mais sais-tu si ce n'est point un voleur? — un voleur!... Ah mon cousin!... voyez, regardez comme vous l'avez humilié, il pleure..... et moi aussi..... Rassurez-vous, bon homme, quand mon cousin vous connaîtra mieux.....

Le meûnier s'adressant au négociant, lui demanda par quel étrange hazard il était ainsi vêtu?..... pourquoi il était poursuivi?..... d'où il était? quel était son état?..... Comme il vit que le malheureux proscrit ne tergiversait point

dans ses réponses, il le fit entrer dans une petite chambre, et là.... ouvrant un grand coffre, il en tira quelques vêtemens, en lui disant: tenez; Pierrot, mon garçon de moulin est allé voir ses parens à dix lieues d'ici...... Je veux bien croire tout ce que vous m'avez dit, vous me paraissez un honnête homme, et tous les honnêtes gens sont mes amis; prenez la veste de travail de Pierrot, et palsambleu!...... vienne après cela qui voudra, je défie qu'on ait le moindre soupçon...... Je vous fais donc mon garçon de moulin..... Allons, allons, dépêchez-vous d'entrer dans vos fonctions. Brave homme! disait le négociant en s'habillant, généreux Jacques?..... Les expressions lui manquaient pour peindre sa reconnaissance. Suzanne sautait au cou du bon meûnier, l'embrassait, lui caressait les joues avec ses petites mains; enfin pour ne rien faire soupçonner, et pour ne pas attirer sur

elle l'attention de sa tante, elle salua l'étranger, dit adieu à son cousin et s'en retourna à la maison, se promettant bien de revenir, plus d'une fois, s'informer de son ami.

A peine le négociant avait endossé la casaque de Pierrot, que trois gendarmes entrent dans le moulin, le bon meûnier alarmé déguise le mieux qu'il peut son trouble, et s'écrie aussitôt avec une voix de Stentor : — Allons donc, hé ! Pierrot, que fais-tu là ? grand paresseux ! Bonjour, Jacques, dit un des gendarmes. — Grand bénet, continue le meûnier, feignant de ne pas l'apercevoir. — Comment va la santé, Jacques ?..... — Prends garde que je ne te baille quelques coups de gaule pour te donner du coeur à l'ouvrage. — Point de colère, Jacques, ... — Grand flandrin !...... je te nourrirai, moi, pour te laisser dormir.... — Allons, allons, il sera plus vigilant une autre

fois .... n'est-il pas vrai, Pierrot, tiens, va nous chercher du vin, nous avons chaud; si tu veux bien le permettre, Jacques, nous nous reposerons un instant chez toi, et nous trinquerons ensemble. —Bien volontiers, messieurs; mais Pierrot est utile à la meule, il ne faut pas le déranger en ce moment.... Je ne puis quitter non plus.... Qu'un de vous aille chercher du vin, c'est ici tout près, chez la mère Simonne..... J'y vais, dit un des sbires, et en effet il va chercher du vin pendant que les autres essuyant la sueur de leurs fronts, font différentes questions à Jacques, lui montrent le signalement de l'homme qu'ils cherchent (c'était celui du négociant), et jurent après l'individu qui leur cause tant de mal, en se dérobant si bien à leur vigilance et à leurs recherches. Le vin arrive, on s'assied, on rit, on jase, on maudit le négociant, on boit à la santé de Jac-

ques, et l'on invite Pierrot à prendre un verre. — Je voudrais bien voir, dit le meûnier, qu'il s'avisât de ça. — Morbleu, maître Jacques, vous êtes d'une sévérité...... — C'est que dans notre état, il faut toujours être de sang-froid, vous n'auriez qu'à faire boire Pierrot, un seul verre de vin lui porterait à la tête, et adieu mon moulin.... Quand j'ai pris ce vaurien-là à mon service, c'était parce qu'il m'assurait ne pas aimer le vin, et de bonne foi, je n'ai rien à lui reprocher de ce côté là..... C'est un garçon sobre et qui ne boit jamais que de l'eau qui fait tourner ma roue. — Allons n'en parlons plus,... mais il se fait tard, retournons à la ville;..... quatre lieues à faire! il faut partir.... Adieu Jacques,.... adieu Pierrot;.... adieu donc!..... Il ne nous répond pas!..... comment diable, est-ce qu'il est muet?..... — Non, non, c'est qu'il est un peu confus de ce que je

l'ai si bien gourmandé devant vous..... Adieu, messieurs. — Adieu.

Quelle crise le malheureux Lyonnais éprouva !..... et quelle joie le bon meûnier manifesta quand il vit enfin que les gendarmes s'éloignaient. — Il était tems, ne vous l'avais-je pas bien dit? — O mon bienfaiteur !.... mon ami !.... le ciel vous récompensera !

Le négociant demeura ainsi chez Jacques jusqu'à l'heureuse journée du 9 thermidor, époque à jamais mémorable, où les destructeurs de son pays reçûrent le prix dû à leurs forfaits. Il rentra dans ses foyers, voulut partager ce qui lui restait de sa fortune avec Jacques qui refusa tout, et il adopta cette charmante et intéressante Suzanne qui lui avait sauvé la vie.

On assure qu'il l'élève aujourd'hui avec le plus grand soin, et que son fils à peu près du même âge, ne veut avoir d'autre épouse que la belle, la sensible Suzanne.

RÉPONSE SENSÉE.

Un particulier, fier de son opulence, ayant demandé, comme par dérision, à un homme de lettres, pourquoi l'on voyait souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, et qu'on ne voyait jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit: la raison en est bien simple, répondit l'homme de lettres; c'est que les gens d'esprit connaissent la valeur des richesses, et que les riches ne connaissent point la valeur du mérite.



L'HOMME ET LE TEMS.

On raconte qu'un homme appelait à grand cris
Le Tems, ce vieillard indocile.
Le Tems enfin parut; et qui fut bien surpris?
Ce fut notre homme. Eh bien! je viens en ton asile,
Dit le vieillard, savoir ce que tu veux de moi;
Tu fatigues le ciel par tes cris, et pourquoi?
Pourquoi? répondit-il, la demande est plaisante;

Tu n'es jamais, selon mes vœux,
Que trop long ou trop court : je languis dans
l'attente
D'une fortune très-brillante,
Et qui pourra me rendre heureux.
Je te demande, ô Tems impitoyable !
Que jusqu'à mon bonheur, précipitant ton cours,
Rapidement tu passes sur les jours
Qui retardent encor cet instant agréable,
Mais je t'implore vainement;
Sourd à ma voix, à ma prière,
Il semble que dans la carrière
Tu marches au contraire un peu plus lentement.
Je ris de ton extravagance,
Répliqua le vieillard; que me demandes-tu ?
A peine de ces biens tu seras revêtu,
Que la Mort, avec insolence,
Viendra trancher tes jours : elle compte mes pas;
Si ton nombre est complet, tu n'échapperas pas.
Crois-moi, l'ami, fais mieux : du Tems apprends
à vivre;
Il est peu de momens qu'on ne puisse égayer,
Jouis, sans desirer le moment qui va suivre,
Incertain si le ciel veut t'en gratifier.

L'on rencontre souvent l'homme de cette fable;
Je vois chaque jour son semblable,
Et je crois que le monde est plein
De ces gens qui toujours vont desirant demain :
Arrivés à demain, ils en veulent un autre,

Croyant dans l'avenir trouver un meilleur sort,
Ils voudraient abréger le Tems que suit la Mort,
La Mort qu'ils craignaient tous ; quelle erreur est la vôtre,
Mortels inconséquens ! un seul plaisir présent
Vaut mieux que mille en espérance :
Le premier est à vous incontestablement,
Les autres n'y sont pas : voilà la différence;
Peut-être même hélas ? n'y seront-ils jamais.
Vivez sans y compter, pour mourir sans regrets.



ALLUSIONS ROYALES.

Lorsque le célèbre comte de Stairs était ambassadeur en Hollande, il donna différens repas auxquels les ministres étrangers furent constamment invités, sans en excepter même celui de France, quoique les hostilités fussent sur le point de commencer entre ces deux puissances. Le résident de France, de son côté, invitait aussi fréquemment les ambassadeurs Anglais et Autrichiens. Un jour, il proposa un toast,

en ces termes, à ses convives: au soleil levant, faisant allusion à la devise de Louis XIV, et toute la compagnie y fit raison. Le baron de Riesback porta ensuite avec la même gaieté le toast à la santé de la lune et des étoiles fixes, en l'honneur de l'Impératrice-Reine. Quand ce fut le tour de l'ambassadeur d'Angleterre, tous les regards se fixèrent sur lui; mais il ne se déconcerta pas, et but à la santé de son maître, en portant le toast à Josué, fils de Dun, qui avait arrêté le soleil et la lune.

PÉLISSON.

Pélisson, un des hommes les plus spirituels du siècle de Louis XIV, fut enveloppé dans la disgrace du surintendant des finances, Fouquet, et mis à la Bastille. On le resserra si étroitement, qu'il ne put obtenir ni encre,

ni papier ; on ne lui laissait d'autre société que celle d'un Basque stupide et morne qui ne savait que jouer de la musette. Il trouva dans ce faible amusement une ressource contre l'ennui. Une araignée faisait sa toile dans un soupirail qui donnait du jour à sa prison : il entreprit de l'apprivoiser. Il mit des mouches sur le bord de ce soupirail, tandis que son Basque jouait de la musette. Peu-à-peu l'araignée s'accoutuma au son de cet instrument ; elle sortait de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposait. Ainsi, l'appelant toujours au même son, et mettant sa proie toujours plus proche, il parvint, après un exercice de plusieurs mois, à discipliner si bien cette araignée, qu'elle partait toujours au signal pour aller prendre une mouche au fond de la chambre, et jusques sur les genoux du prisonnier. Le gouverneur de la Bastille vint un jour visiter Pé-

lisson, et lui demanda avec un sourire insultant à quoi il s'occupait. Vous allez le voir, lui répondit celui-ci; et donnant aussitôt le signal, il fit venir l'araignée jusques sur sa main. Le Gouverneur ne l'eut pas plutôt vue, qu'il la fit tomber à terre, et l'écrasa avec son pied. Ah! Monsieur, s'écria Pélisson, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez cassé le bras. L'action du Gouverneur, remarque l'auteur qui rapporte ce trait, était cruelle, et ne pouvait venir que d'une ame atroce.



LA DUPLICITÉ PUNIE.

Un marchand florentin s'en allant en voyage,
Perdit sa bourse par malheur
Au sortir du premier village.
Il en fut saisi de douleur :
Pour lui la chose était assez de conséquence;
A soixante ducats cette perte montait.
Il fit chercher par-tout, promit pour récompense
Dix ducats à celui qui la rapporterait.

Un paysan l'avait trouvée.
Au bout de quelque tems il vint la rapporter,
Dans l'espérance d'emporter
La récompense proposée.
Mais le marchand rusé dit qu'il n'y voyait pas
Le compte de tous ses ducats;
Qu'il ne se trompait point, et qu'au lieu de septante
Qui devaient s'y trouver, il était bien surpris
De n'en recevoir que soixante.
Le paysan jura qu'il n'en avait rien pris,
Et l'autre le traita d'imposteur, de forfante.
Alexandre de Médicis
Etait alors duc de Florence,
Prince fier, absolu, jaloux de sa puissance,
Et cependant plein d'équité.
Le paysan alla lui demander justice,
Et raconta le fait avec sincérité.
Le marchand déguisa toujours la vérité;
Mais le Duc reconnut bientôt son artifice.
Pour punir sa mauvaise foi,
Il dit au paysan : ça, mon ami, dis-moi.
Combien as-tu trouvé de ducats dans la bourse?
Ne mens point, prends bien garde à toi,
Tu serais pendu sans ressource.
Soixante en tout, dit-il, j'en atteste les cieux.
Ah! reprit le marchand d'un air audacieux,
Je te soutiens que non, et j'ai bonne mémoire;
J'en avais mis soixante-dix,
C'est moi sur cela qu'on doit croire.

C'est assez, dit le Duc. Suivant ce que tu dis,
Et tout ce que je viens d'entendre,
Ce n'est point là ta bourse ; elle est précisément
De soixante ducats ; la tienne constamment
Est de soixante-dix, on ne peut s'y méprendre.
Partant, je t'ordonne de rendre
A ce bonhomme celle-ci :
C'est un présent qu'il tient de la fortune : ainsi
Il est juste qu'il en jouisse.
Le paysan joyeux dit au Duc : grand merci,
Et le marchand, plein d'avarice,
Perdit tout par son injustice,
Et le méritait bien aussi.

LE MODELE DES ROIS.

Les Athéniens étaient en guerre avec les Héraclides, qui s'étaient rendus maîtres du Péloponèse. L'oracle annonça que les Athéniens seraient vainqueurs si leur roi était tué par les ennemis. Les Péloponésiens, l'ayant su, convinrent entre eux de ne porter aucun coup à Codrus. Alors ce roi d'Athènes, plein d'amour pour sa patrie,

imagine un moyen de se faire tuer, avec autant d'adresse que d'autres en emploient pour se sauver. Sur le soir, il se déguise en bûcheron, va couper du bois dans une forêt voisine ; des Péloponésiens y viennent aussi pour le même sujet. Codrus leur cherche querelle ; des paroles on en vient aux coups suivant l'usage ; il en blesse un avec sa coignée ; les compagnons du blessé veulent le venger, et se jettent sur l'agresseur : Codrus est massacré. Les Athéniens vinrent aussitôt demander, avec des cris de joie, le corps de leur monarque ; et les Péloponésiens, apprenant que c'était Codrus qu'ils avaient tué, prirent la fuite, et s'avouèrent vaincus.

LIBÉRALITÉ D'ANTOINE.

Antoine, si fameux par le triumvirat,
Fut brave, généreux, libéral, magnifique,

Et fort peu de Romains, durant la République,
Vécurent avec plus d'éclat.
Son ame noble et bienfaisante
Se plaisait sans cesse à donner,
Et d'une manière charmante
Savait ses dons assaisonner.
Un de ses gens en quelque affaire,
Eut tellement le bonheur de lui plaire,
Qu'il fit venir son intendant,
Et lui dit qu'à cet homme il donnât pour salaire
Vingt-cinq mille drachmes comptant.
L'intendant, étonné de cette récompense,
En quantité de sacs la somme partagea,
Et petite monnaie y mit en abondance,
Puis sur sa table les rangea,
Afin qu'Antoine vît que sa magnificence
Allant jusqu'à l'excès avait besoin d'un frein.
Antoine connut son dessein
Dès qu'il vit tous ses sacs étalés sur la table;
Et sans en faire aucun semblant:
Je croyais, lui dit-il, avoir fait un présent
Qui fût bien plus considérable;
Ajoutez-en encore autant.

LE MÉRITE MODESTE.

L'ANECDOTE suivante distingue le caractère du feu général Laudon.

Ce brave militaire, lorsqu'il était à la cour, avait coutume de se mêler dans la foule, et d'éviter autant qu'il était en son pouvoir d'être vu. Un jour l'Impératrice-Reine, sachant qu'il avait été quelques minutes auparavant dans l'appartement, demanda au duc d'Aremberg où était Laudon; là, reprit le duc, derrière la porte, tout honteux de son propre mérite.



FÊTE
EN L'HONNEUR DE PTOLÉMÉE.

Athénée, originaire d'Egypte, qui vivait dans le deuxième siècle, décrit une fête dont nous allons donner les principaux détails. Quoiqu'elle ne fût qu'en partie militaire; elle avait pour motif l'apothéose du premier des Ptolémées.

Dans l'enceinte de la citadelle d'A-

lexandrie, Ptolémée Philadelphe fit construire sur un terrain élevé deux tentes d'une vaste étendue; c'étaient deux salles immenses, soutenues par des colonnes de bois, travaillé en façon de palmiers et de thyrses, et hautes de cinquante coudées.

L'une de ces salles était celle du roi; elle était destinée à un festin somptueux que Ptolémée donnait à toute sa cour. On y avait dressé cent trente lits d'or, à pieds de sphinx, rangés en cercle de chaque côté, et couverts d'un tapis de laine fine, teinte en pourpre; on avait étendu à terre des tapis de perse, dont le tissu représentait plusieurs animaux; deux cents tables à trois pieds, dont les gradins étaient d'argent, avaient été dressées pour les convives.

Au fond de la salle on voyait briller cent cuvettes d'argent et leurs aiguières; et plus loin sur une table superbe, les vases, les coupes, tout l'appareil du festin.

Par-tout l'or, les pierreries étincelaient, et le travail surpassait encore la matière.

Dans l'autre salle, séparée par un vestibule, devaient manger les convives de moindre qualité; mais dans toutes deux la vaisselle était d'or.

Le plafond de l'une et de l'autre était formé d'une tenture immense de couleur de pourpre, liséré de blanc; au-dessous, à droite et à gauche, étaient suspendues des draperies à des piliers: des ornemens d'architecture remplissaient les intervalles. A l'extérieur régnait un péristile, destiné à la foule des esclaves composant la suite des seigneurs. Au bas du péristile s'étendait une forêt de lauriers et des bosquets de myrthes, d'arbustes charmans et parfumés, dont l'ombrage formait un asile délicieux.

C'était en Egypte une coutume *fort* ancienne de dresser des tentes pour y

célébrer des fêtes. Dans les fêtes ordinaires, ces tentes étaient des cabanes où l'on recevait les étrangers ; mais dans les grandes solennités, le roi, sa famille et les seigneurs de sa cour, logeaient, jusqu'à la fin de la cérémonie, sous une tente élevée dans le lieu le plus apparent de la ville ; les habitans sortaient de leurs maisons et dressaient des tentes. Cet usage passa dans la Grèce, et même en Italie. Dans les Carnées, fête particulière de la ville de Sparte, et qui durait huit jours, les Spartiates passaient tout ce tems sous des tentes ; et à Rome, dans les fêtes de Neptune et dans quelques autres, on construisait des cabanes couvertes de feuillage. Tout rendait la fête d'Alexandrie remarquable ; elle se donna en hiver, et la terre était néanmoins émaillée de fleurs ; car, graces à l'heureuse température de l'air, et aux soins des cultivateurs, l'Egypte produit en

si l'on joint à cette dépense celle des tentes et de la pompe de la fête, on aura peine à concevoir qu'un seul prince, un seul royaume ait pu fournir à des frais aussi prodigieux.

On y vit figurer une multitude de chars chargés des emblêmes des divinités de la fable, représentées dans leurs aventures et leurs attributs mythologiques; les quatre Saisons brillantes de leurs productions; des Victoires ayant des ailes d'or, et supportées sur des trépieds ornés de lierres dorés, serpentant autour de leurs bases; des autels et des couronnes de la plus grande richesse.

Une quantité incalculable de groupes figurant des personnages de toutes espèces, des silènes, des satyres, et des poètes, des prêtres de Bacchus, des musiciens, des femmes sous différens emblêmes, et une foule de jeunes vierges revêtues de robes éclatantes, mar-

chaient en ordre, portant, les unes, des couronnes d'or, ou balançaient les tiges d'un lierre d'or, les autres, des vases éclatans ; d'autres enfin, des trépieds semblables par leur forme à celui de Delphes.

Des troupes d'enfans vêtus de pourpre, portaient l'encens, la myrrhe et le safran dans des bassins d'or ; d'autres tenaient des vases consacrés à Bacchus, en or et en argent, et la plupart émaillés de toutes couleurs.

L'un de ces chars, à quatre roues, long de quatorze coudées sur huit de large, était traîné par cent quatre-vingts hommes ; sur ce char s'élevait la statue de Bacchus, haute de dix coudées. Le dieu était revêtu d'une robe traînante, couleur de pourpre, avec des franges de pourpre, rehaussées d'or. Il épanchait le vin d'un carchésium d'or. Devant lui était un cratère d'or, vase où l'on mêlait l'eau et le vin, tenant quinze

métrètes ; un trépied d'or, surmonté d'un thymiatère d'or ; deux coupes d'or, pleine de casia et de safran. Le dieu était sous une voûte de verdure, formée de pampres et de lierres, et à laquelle on avait suspendu des guirlandes, des couronnes, des thyrses, des tambours, des mitres, des masques tragiques, comiques et satiriques.

Sur le même char on remarquait des choeurs de prêtres et de prêtresses, des groupes bachiques, les femmes chargées de porter le veau mystérieux, et des choeurs de lydiennes aux cheveux épars, au front couronné d'ifs, de pampres, ou ceint de serpens ; les unes balançaient ces serpens, les autres agitaient des poignards.

Un second char à quatre roues, large de huit coudées, était traîné par soixante hommes; sur ce char s'élevait une figure représentant Nisa (nourrice de Bacchus), revêtue d'une tu-

nique jaune, rehaussée d'or. Cette statue se mouvait par des ressorts ; on la voyait s'asseoir, se lever, et alors elle épanchait le lait dans une coupe d'or : elle s'asseyait après cette libation. Cette figure portait la mitre en tête et une couronne d'or que formaient le lierre et le pampre, qui serpentaient entrelacés, et dont les fruits étaient figurés par des pierres précieuses. Cette statue était placée sous une voûte de feuillage ; à chaque coin du char brûlait une torche.

Venait ensuite un char à quatre roues, long de vingt-quatre coudées, large de quinze, chargé de raisins que foulaient soixante satyres, qui répétaient au son de la flûte, la chanson du pressoir ; Silène était à leur tête, et le vin coulait à grands flots.

Suivait un autre char à quatre roues, de vingt-cinq coudées sur quatorze, traîné par six cents hommes ; il por-

tait une outre formée de peaux de léopards, et contenant trois mille métrètes. On en laissait échapper le vin goutte à goutte; à l'entour, des groupes de satyres et de silènes, au nombre de cent vingt; tous, le front ceint de pampres, portaient, les uns des vases, les autres des coupes ou de grandes thériclés; l'or y brillait de toutes parts.

Sur un autre à quatre roues, et que traînaient six cents hommes, on voyait un cratère d'argent, contenant six cents métrètes; au-dessous de ses bords, sur ses anses et sur sa base, étaient sculptés des animaux; il était partagé par un cercle d'or, enrichi de pierreries. Puis paraissaient deux abaques d'argent, de douze coudées de large sur six de haut; ils étaient ornés d'acrostères; des animaux rampaient à leur base. La hauteur de ces figures était de trois coudées, et quelques-unes n'en avaient qu'une demie.

Dix grands bassins, seize cratères, dont les plus grands contenaient trente métrètes, et les moindres cinq; plusieurs autres vases d'argent, d'eux pressoirs du même métal, étaient entourés de vingt-quatre vases.

Ce char portait encore une table d'argent massif de douze coudées.

Trente tables de six coudées.

Et quatre trépieds, dont l'un d'argent massif s'élevait à vingt-six coudées; les autres, plus petits, étaient enrichis de pierres précieuses.

Sur un char à quatre roues, long de vingt-deux coudées, large de quatorze, et traîné par cinq cents hommes, on avait élevé à sa surface un antre profond, ombragé par le lierre et la vigne. A chaque instant il s'en échappait des colombes, des ramiers, des tourterelles traînant un ruban par lequel les spectateurs pouvaient les saisir au vol. Deux sources jaillissaient de cet antre; l'une de lait, l'autre de vin.

A l'entour, folâtraient des nymphes aux couronnes d'or, aux vêtemens superbes.

Suivait le char de triomphe du vainqueur des Indes (Bacchus) : sa statue, haute de douze coudées, était assise sur un éléphant. Le dieu, couronné de pampres et de lierres, avait une robe de pourpre ; sa couronne, son thyrse étaient d'or ; un satyre plus petit, haut de cinq coudées, couronné des feuilles dorées du pin, était assis sur le cou de l'éléphant ; il embouchait un cornet d'or et semblait annoncer la divinité ; l'éléphant était enharnaché d'or ; et couronné de lierres d'or.

Ce char était suivi d'un chœur de cinq cents vierges à la tunique de pourpre, à la ceinture d'or ; au premier rang étaient cent vingt cinq amazones couronnées des feuilles dorées du pin, on les distinguait à leurs armes éclatantes d'argent ou d'airain.

Des silènes et satyres, le front ceint de pampres, et montés sur des ânes dont les caparaçons étaient d'or.

Et de vingt-quatre chars traînés par des éléphans; ainsi que de soixante biges (chars à deux coursiers), attelés de boucs, douze attelés par des lions, sept menés par des orix; quinze par des bubales (vaches qui tiennent du cerf); huit par des autruches, sept par des cerfs, quatre par des onagres (ânes sauvages).

Sur des chariots, attelés de mules, étaient étendues les tentes des barbares; des Indiennes, des femmes étrangères, y étaient assises dans l'attitude et l'habit de captives.

Des chameaux portaient, les uns trois cents livres d'encens, et les autres deux cents de crocus, de casia, de cinnamomum, et des parfums les plus précieux.

Une troupe d'Ethiopiens, armés de

la lance, étaient chargés de présens consistant en six cents dents d'éléphans, deux mille troncs d'ébène, soixante cratères d'or et d'argent, des lances d'or.

Deux chasseurs aux javelots d'or, conduisaient deux mille quatre cents chiens, les uns des Indes, les autres d'Hircadie, des molosses, et d'autres races.

Cent cinquante hommes portaient des arbres auxquels on avait attaché différentes espèces d'oiseaux et d'animaux.

D'autres, des perroquets dans des cages.

Puis venaient cent trente moutons d'Ethiopie, trois cents d'Arabie, vingt d'Eubée.

Vingt-six bœufs indiens, remarquables par leur blancheur; huit d'Ethiopie.

Un grand ours blanc.

Quatorze léopards, seize panthères.

Quatre lynx, trois oursins, une giraffe, un rhinocéros d'Ethiopie.

Une foule de coursiers et de bêtes fauves.

Vingt-quatre lions énormes.

Deux mille taureaux de la même couleur, les cornes dorées, le cou et le front parés d'une égide d'or et entourés de guirlandes.

Sur un char à quatre roues, Bacchus, poursuivi par Junon, et se réfugiant vers l'autel de Rhéa : tous portaient des couronnes d'or.

Statues d'Alexandre et de Ptolémée, couronnées d'un lierre d'or. La statue de la Vertu était à côté de celle de Ptolémée, et couronnée d'un olivier d'or. Près de Ptolémée, on distinguait encore la ville de Corinthe, remarquable par son diadème d'or.

Sur le même char paraissaient avec éclat des femmes remarquables par leur

beauté et la magnificence de leurs vêtemens ; elles portaient les noms des villes d'Ionie et de toutes les villes grecques de l'Asie mineure, soumises à la domination des Perses, toutes le front ceint de couronnes d'or.

Sur un char, on voyait un thyrse d'or de quatre-vingt-dix coudées ; une lance d'argent de soixante-dix coudées.

Ces chars étaient suivis de la pompe de Jupiter, d'un grand nombre d'autres dieux, et de celle d'Alexandre, dont la statue d'or brillait sur un char traîné par des éléphans, ayant d'un côté la Victoire, et de l'autre Minerve.

Vingt boucliers d'or, soixante-quatre armures en or et complètes ; des brodequins d'or de trois coudées, se faisaient aussi remarquer.

Quatre cents chariots étaient chargés de vases et instrumens d'argent, et vingt chargés de vases et instrumens d'or.

Huit cents portaient des aromates.

Enfin, venaient les troupes d'infanterie et de cavalerie; leurs armes étaient magnifiques; la première, au nombre de cinquante-sept mille six cents hommes; la seconde, au nombre de vingt-trois mille.

Dans les jeux publics qui suivirent cette pompe triomphale, il y eut des courses de chars. Ptolémée et son fils remportèrent quarante couronnes d'or, et Arsinoé en remporta vingt-trois; le roi et la reine montaient des chars d'or.

Si la plus grande partie de cette fête n'est point l'ouvrage de l'imagination des anciens écrivains qui en ont transmis jusqu'à nous les détails, il faut avouer qu'on ne peut concevoir comment les premiers Ptolémées avaient pu parvenir à accumuler tant de richesses.

LE CARTEL REFUSÉ.

Sir Walter Raleigh, homme d'honneur et d'un grand courage, ayant été maltraité par un jeune imprudent qui porta l'audace jusqu'à lui cracher à la figure, parce qu'il refusait de se battre, le chevalier lui répondit avec le plus grand sang froid, en tirant son mouchoir de sa poche: Si je pouvais laver aussi facilement ma consciènce du reproche de ta mort, que je puis effacer ton insulte sur ma figure, je t'arracherais dans l'instant la vie. Le jeune homme, frappé, comme par un coup de foudre, du sentiment de ses torts, se jeta aux pieds de Raleigh, et lui demanda pardon.

APHORISME.

Les gens en place sont jaloux de ceux qui s'élèvent ; cette erreur, chez eux, est la même que celle de l'optique, qui nous fait croire que nous reculons quand les autres avancent.

LES REMORDS.

DIALOGUE.

SALEM.

Détournons-nous de ce sentier, chère Emma, évitons l'approche du coupable et malheureux Elvar.

EMMA.

Elvar,..... celui dont les crimes ont effrayé cette paisible contrée?

SALEM.

Oui, tu le vois en proie à ses remords;... le trouble de son cœur a égaré sa raison, il ne connaît plus de la vie que la douleur.

EMMA.

Vois comme il élève par intervalle ses regards vers le ciel qu'il craint de fixer, et avec quelle confusion il les reporte vers la terre!

SALEM.

Une seule larme le soulagerait: hélas! le premier tourment du coupable est de ne pouvoir pleurer.

EMMA.

Où porte-t-il ses pas?

SALEM.

Vers le bosquet des tombeaux *où* reposent enfin ceux dont il a troublé la vie..... Cette tombe que recouvre

déjà l'herbe naissante, est celle de son vertueux père, dont la douleur a précipité la fin.

EMMA.

Il semble que la terre le repousse et rejète sa plainte.

SALEM.

Il implore envain le repos ; comment réparer tant de crimes envers ceux qui ne sont plus?

EMMA.

Quelle que soit la justice qui le frappe, ô Salem ! je ne puis fermer mon cœur à la pitié, ni refuser des larmes au désespoir qui l'accable.

SALEM.

Plus loin est la tombe de sa mère; le malheureux s'y traîne en gémissant : il la trouvera également inflexible.

EMMA.

C'était sa voix plaintive qui se faisait

entendre la nuit dernière, semblable au mugissement affreux de l'esprit malfaisant qui erre dans les ténèbres.

SALEM.

Au seul nom d'Elvar, les enfans effrayés se précipitent sur le sein de leurs mères..... Objet d'horreur et d'épouvante, l'homme même, dans la force de ses années, recule à son aspect, et prend une route contraire.

EMMA.

Il s'avance,..... hélas! si nous pouvions adoucir sa peine.....

SALEM.

Un délire affreux a troublé ses sens;... à peine nous reconnaîtra-t-il?

EMMA.

Elvar, malheureux Elvar, puisse le ciel se montrer sensible à ta plainte!

ELVAR.

Qui êtes-vous donc, vous qui adres-

sez au Ciel un souhait pour Elvar ?

SALEM.

Tu ne reconnais pas Salem, l'ami de ta jeunesse?

ELVAR.

Oui, ton nom me fut connu autrefois... Depuis si long-tems, hélas! je n'ai plus d'amis..... La lumière du jour ne blesse pas tes regards..... Tu peux reposer sous le feuillage, et sourire au retour du printems.

EMMA.

Quelle cruelle agitation!

ELVAR.

Vois tu ce nuage qui pèse sur ma tête?..... par-tout ailleurs le ciel est serein..... Dis-moi dans quelle saison sommes-nous? voit-on de beaux jours encore dans la vallée?.... la terre me paraît triste et dépouillée.... Que dit-

on d'Elvar?..... est-il vrai que son seul nom, prononcé dans une fête, en trouble la joie?

SALEM.

Ton repentir fera renaître pour toi des jours de paix.

ELVAR.

Des jours de paix!...... et qui m'assurera que ceux qui ne sont plus consentent à la paix? n'as-tu pas vu la terre qui porte leurs tombes, me repousser et frémir sous mes pas?...... Il n'est plus de retraite, plus d'asile où le remords n'ait pénétré avant moi?.. La douleur me devance, et je la trouve là où je cherchais le repos..... Enveloppé de ténèbres, je heurte à chaque pas; le gazon se change sous mes pieds en cailloux déchirans..... Fuyez loin de moi,.... je ne porte que l'horreur et l'épouvante..... Votre stérile pitié ne peut rien pour Elvar..... Tous les

voeux que vous formeriez pour lui retomberaient sur sa tête en malédictions... Le ciel se fermerait pour lui à la douce prière de l'innocence.

EMMA.

Il fuit..... Déjà il se perd dans les sentiers tortueux de ces rochers..... Ciel vengeur, laisse-toi fléchir, et modère tes coups !

SALEM.

Reprenons la route de la vallée, ma tendre amie. Allons, en plaignant le coupable, jouir du spectacle si doux de la vertu, de l'innocence.



ORIGINE
DE LA VILLE DE MARSEILLE.

Monsieur de Valcour se reposait sous un large tilleul, entre ses deux enfans, Jules et Caroline, tous trois admiraient

le riche et agréable pays qu'ils avaient sous les yeux, c'est-à-dire des plaines couvertes de moissons, parsemées de jolies maisons de campagne et de hameaux nombreux, coupées de superbes routes, et arrosées par la Seine qui, formant plusieurs détours, semblait ne les quitter qu'à regret. Paris, que l'on apercevait dans le fond, entre les collines qui l'entourent, terminait avec magnificence ce grand tableau.

M. DE VALCOUR.

Quel coup d'œil! que j'aime à voir ce spectacle animé de l'industrie humaine! regardez ces hommes répandus de tous côtés dans les campagnes; ces voitures qui s'éloignent ou qui arrivent, ce concours général de mille intérêts divers: quelle activité!..... Et comment s'aviserait-on de penser, à la vue de ce mouvement d'une société nombreuse et parvenue au dernier degré de la civi-

lisation, que cette terre qui offre aujourd'hui tant de merveilles, n'était autrefois couverte que de tristes forêts où erraient de malheureux sauvages.

JULES.

Comment ! des sauvages en France? dans ce lieu-même où nous voyons Paris?

M. DE VALCOUR.

Oui, mon ami, des sauvages; et, qui plus est, ces sauvages sont nos ayeux. Les peuples sont comme les hommes, ils sont ignorans avant d'être instruits ; ils n'acquièrent que lentement par leur propre expérience, ou par la fréquentation des nations éclairées, les connaissances qui les amènent à la civilisation. Les Gaulois, nos ancêtres, ont suivi la loi commune ; ils ont commencé par ne savoir que ce que les premiers besoins apprennent aux hommes : ils chassaient dans leurs vastes

forêts pour se procurer la nourriture et l'habit ; ils construisaient de misérables cabanes pour s'y refugier, et donnaient le reste du tems à l'oisiveté, quand cependant l'on n'était pas en guerre. Ils aimaient à se battre, c'était là un de leurs plaisirs favoris, et ils se battaient bien, parce qu'ils avaient du courage, et qu'il ne faut pas de grandes connaissances pour se massacrer réciproquement.

CAROLINE.

Je présume que les Gaulois ne vécurent dans un état aussi sauvage qu'à une époque très-éloignée de nous.

M. DE VALCOUR.

Leur histoire ne nous est pas très-connue avant le tems où Jules-César vint les soumettre au joug des Romains. C'était environ cinquante ans avant l'ère chrétienne ; ainsi il y a un peu plus de dix-huit siècles et demi. Les

Gaulois avaient déjà reçu une demi civilisation ; ils avaient des villes, des gouvernemens réguliers, et une religion bien organisée. Le midi de la Gaule, depuis long-tems en relation avec les Grecs, les Romains, les Tyriens, les Carthaginois, avait introduit un grand nombre de connaissances dans l'intérieur du pays ; mais les habitans de Marseille paraissent avoir été les premiers maîtres des Gaulois.

JULES.

Est-ce que Marseille avait eu elle-même occasion de se civiliser ?

M. DE VALCOUR.

Marseille n'est point une ville Gauloise. Ce sont des Grecs qui la fondèrent, il y a près de vingt-quatre siècles et demi.

JULES.

Vingt-quatre siècles ! c'est donc la plus ancienne ville de France ?

M. DE VALCOUR.

Sans contredit, elle dut sa naissance á quelques aventuriers partis de la Phocée, colonie Grecque, sur les côtes de l'Ionie, dans l'Asie mineure. Ces aventuriers, qui parcouraient la mer Méditerranée pour y faire quelque commerce, ou peut-être le métier des pirates, s'arrêtèrent sur les côtes de la Gaule méridionale, non loin des bouches du Rhône. Ils débarquèrent dans le fond d'un vaste bassin, couvert et défendu par plusieurs petites îles. La nature avait rendu ce lieu propre à devenir un des plus magnifiques ports de la Méditerranée. Les Phocéens, capables d'apprécier l'avantage de cette situation, résolurent de s'y fixer, et d'y bâtir une ville. Euxène, le chef de ces aventuriers, se rendit avec quelques-uns de ses compagnons au palais, ou plutôt à la cabane de Nanus, le roi de cette partie des Gaules, pour sol-

liciter la permission de former un établissement dans le lieu qu'ils avaient remarqué. Ils lui firent des présens. Nanus accueillit très-bien ces étrangers, et, charmé de leur arrivée dans les circonstances, il les invita au festin qu'il préparait pour célébrer le jour où sa fille se choisirait un époux. C'était la coutume qu'après ce repas la jeune princesse entrait dans la salle du festin et présentait une coupe à celui qu'elle desirait pour mari. Le moment décisif étant donc arrivé, la belle Gyptis (c'était le nom de la fille du roi) parut avec modestie, et les joues animées de pudeur, au milieu du cercle des seigneurs que son père avait rassemblés. Elle les regarda un instant, et baissant les yeux, elle s'avança avec timidité du côté des Grecs : ce fut devant Euxène qu'elle s'arrêta, et à qui elle présenta la coupe pleine d'eau.

Le Roi, frappé de cette démarche

de la belle Gyptis, crut que le ciel favorisait les Phocéens; il donna sa fille à leur chef, et leur permit facilement de bâtir une ville sur les terres de sa domination; Marseille fut fondée.

Cette ville était d'abord peu de chose; mais, environ soixante ans après son origine, elle s'accrut considérablement par l'arrivée d'un grand nombre d'autres Phocéens qui vinrent s'y établir. Ils avaient abandonné leur patrie pour ne point subir le joug de Cyrus, roi des Mèdes et des Assyriens, qui s'était emparé de toute l'Ionie. A partir de cette dernière époque, Marseille fut comptée parmi les principales villes du monde. Son commerce s'étendit comme celui de Tyr et de Carthage. Dans la suite elle fut, sous le rapport des sciences et de la politesse, la rivale d'Athènes et de Rome.

Quand les Phocéens élevèrent les murs de Marseille, il y avait déjà long-

tems que la Grèce avait des lois sages, pour la gouverner; un commerce qui l'enrichissait; des mœurs qui rendaient la vie de ses habitans plus agréable, et des arts qui devaient transmettre son nom et sa gloire aux dernières générations des hommes. Les Phocéens apportèrent ces grands avantages sur un coin du territoire des Gaules; ils eurent des relations avec leurs voisins, les naturels du pays; ceux-ci sentant la différence qu'il y avait entre les Gaulois et les Grecs, reçurent facilement les nouvelles mœurs et les nouvelles idées qu'on leur faisait connaître; ils s'adoucirent, se dépouillèrent insensiblement de leur ancienne barbarie, et se trouvèrent bientôt d'autres hommes. Les lumières gagnèrent peu à peu et pénétrèrent jusque dans le nord des Gaules. Les Marseillais, de leur côté, devenant plus puissans, formèrent de petites colonies autour d'eux, et étendirent la

civilisation en s'étendant eux-mêmes. Tels furent les commencemens de la civilisation chez les Gaulois.

CAROLINE.

Oh ! que je sais bon gré à ces aimables Grecs d'être venus s'établir dans notre pays. Sans eux, nos pauvres aïeux couraient risque de rester long-tems encore dans leurs vilains habits de peaux et leur triste ignorance.

M. DE VALCOUR.

Oh ! quoique sauvages, ils étaient actifs, entreprenans ; ils eussent pu faire quelques progrès par eux-mêmes ; est-ce que dans le tems de l'arrivée des Phocéens, ils ne fondaient pas de leur côté des colonies ? Oui, à-peu-près à l'époque où les Grecs venaient s'établir dans la Gaule, une multitude de Gaulois passait les Alpes et allait chercher une patrie nouvelle dans la belle Italie.

JULES.

Pardon, mon papa, si je vous interromps. Cette émigration des Gaulois ne prouverait-elle pas que leur population était déjà nombreuse. Qu'elle l'était même trop pour pouvoir vivre dans le pays ?

M. DE VALCOURT.

Ton observation me plaît; elle annonce un jeune homme qui pense. Je crois que la population des Gaulois était, en effet, nombreuse, et tous les historiens le disent; cependant il se pourrait que cette population n'eût été considérable qu'en raison des difficultés que l'on trouve à vivre dans un pays qui n'est point cultivé : la chasse et la pêche exigent un très-grand terrain pour faire subsister peu de monde. Mais ceci n'est qu'une conjecture en passant. Revenons à nos émigrés.

Un certain Gaulois, nommé Hélicon,

avait fait un voyage en Italie, et y avait bu du vin avec délices; il avait mangé des figues sèches, des raisins; il avait goûté l'huile des olives; il avait rapporté avec lui de ces productions d'une terre plus heureuse, et en avait fait goûter à ses grossiers compatriotes. Jamais ceux-ci n'avaient mis sur leurs lèvres de mets aussi délicats, une liqueur aussi agréable; le vin sur-tout les charma; son éloge passa de bouche en bouche; et bientôt une infinité de gens parlèrent de passer les monts pour aller boire à leur soif de cette liqueur divine.

CAROLINE.

Ah, mon Dieu! Est-ce que nos pères vont devenir des ivrognes?

M. DE VALCOUR.

Un bon Roi régnait alors; on le nommait Ambigate. Son peuple, trop nombreux, lui donnait de l'inquiétude.

Ces sauvages, qui n'avaient autre chose à faire qu'à chasser et à se battre, étaient toujours prêts à remuer. Ambigate saisit avec plaisir l'occasion de diminuer cette fourmillière. Il chargea son neveu, Bollovèse, d'emmener avec lui tous ceux qui se présenteraient, et d'aller chercher fortune ailleurs. Bollovèse fit connaître l'intention du Roi, et en peu de tems trois cent mille hommes furent rassemblés autour de lui.

JULES.

Trois cent mille hommes! mais voilà une armée capable de répandre la terreur par-tout.

M. DE VALCOURT.

Elle serait bien plus terrible encore si elle n'était composée que de combattans. Mais n'oublie pas que c'est une colonie qui va s'établir; ainsi, mets un tiers de femmes, un tiers d'enfans, peut être plus, et le reste sera com-

posé d'hommes en état de porter les armes. Les voilà partis gaiement dans l'espérance de bien boire, chantant sans doute et se battant quand il le fallait. Le passage des Alpes dut leur coûter bien des peines : ces rochers élevés, ces neiges éternelles, ces monts de glaces, ces précipices ouverts à chaque pas, ces routes jusqu'alors impraticables, étaient bien propres à arrêter; mais de belles campagnes et d'excellens vins les attendaient de l'autre côté; ils ne perdirent pas courage.

Enfin ils sont passés; mais le peuple, maître du pays, n'entendait pas l'*abandonner*, parce qu'il plaisait aux Gaulois de venir s'y établir. Il fallut se battre : les Gaulois ne demandaient pas mieux, et ils se montrèrent avec tant de courage, que les pauvres Toscans furent contraints d'abandonner leur patrie. Les vainqueurs se mirent en possession de dix-huit à vingt villes et des cam-

pagnes, qu'il trouvèrent très bien cultivées. Ces Gaulois formèrent ce que les Romains appelaient la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, en deçà des Alpes, par rapport à eux. Ils ont bâti Milan; ainsi les peuples du royaume d'Italie, fondé par la valeur française et le génie de Napoléon, sont nos frères par les Gaulois; nous sommes les uns et les autres de la même famille.

Puisque nous avons parlé des Gaulois, il faut que nous fassions plus ample connaissance avec eux. Ce sont de braves ancêtres dont nous n'avons pas à rougir : ils ont commencé la gloire de notre patrie; leurs mœurs et leur religion ont de quoi piquer votre curiosité.



CURIOSITÉ DES AMÉRICAINS.

Les Américains sont si curieux, si questionneurs, que le docteur Franklin,

lorsqu'il voyageait dans son pays, et qu'il était embarrassé sur la route qu'il devait tenir, avait coutume, pour abréger le tems, de dire aux personnes auxquelles il s'adressait : Mon nom est Franklin, je suis imprimeur de mon état ; je suis de tel endroit ; je vais à tel autre ; quel chemin faut-il que je prenne ?

VENGEANCE
D'UN HOMME D'ESPRIT.

Un Milord avait un procès
Devant Thomas Morus, chancelier d'Angleterre.
Il était question d'une fort belle terre :
Le milord inquiet en craignait le succès.
Pour rendre à ses desirs son juge favorable,
Il envoya lui présenter
Deux gros flacons d'un prix considérable
Et très-capables de tenter
Tout autre magistrat à l'honneur moins sensible.
Mais Morus, juge incorruptible,
Et d'un mérite singulier,
Fit emplir par son sommelier

Ces deux flacons d'un vin d'élite
Qu'il conservait dans son cellier:
Au valet de Milord il les rendit ensuite.
Mon ami, lui dit-il, au Milord tu diras
Que c'est là du vin vieux qui vaut de l'hypocras,
Et qu'il est fort à son service.
Par cet agréable artifice
Il lui renvoya son présent,
Et rendit si bonne justice,
Que Milord en fut très-content.

MOT DE FRANKLIN.

Un jeune Américain, ayant manqué un jour le rendez-vous qu'il avait donné à Franklin, voulut employer, pour s'excuser, toute l'éloquence dont il était capable: ne prenez pas tant de peine lui dit le docteur; celui qui est propre à faire des excuses, n'est en général propre qu'à cela.

PENSÉE
DE L'AUTEUR DE GULIVER.

Le docteur Swiff, auteur de Guliver, écrivait en s'adressant au célèbre Pope, avec qui il était uni par les liens de la plus étroite amitié : le soleil luit toujours pour moi sur le visage d'un véritable ami.



LA VALEUR NE CALCULE PAS.

L'intrépide Montal, dont le rare bonheur
Egala l'extrême valeur,
Cherchait les ennemis afin de les combattre,
Ne manquant jamais de les battre.
Comme il apprit par ses coureurs
Qu'ils étaient fort supérieurs.
Ce n'est pas, dit-il, une affaire :
Allons, je réponds du succès ;
Dépêchons-nous de les défaire,
Et nous les compterons après.



VIRGILE ET HORACE

Monsieur de Valmont, que quelques affaires avaient conduit à Naples, sortit un matin de cette ville avec son fils Charles, âgé de 12 ans, afin de parcourir les superbes environs de cette capitale. Ils dirigèrent leurs pas vers le mont Pausilipe. Charles vit avec étonnement et admiration la fameuse grotte de ce mont. Cette grotte est un passage long de cinq cents toises, très-large et très-haut, creusé à travers la montagne même, pour abréger la route de Naples à Pouzzol: deux voitures peuvent y passer de front, et le chemin est pavé de larges dales de lave. Cette route souterraine a dû coûter des efforts prodigieux de travail et de constance. C'est l'ouvrage des anciens Romains. Au sortir de la grotte, M. de Valmont et son fils s'avancèrent parmi des champs couverts de hauts

peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes qui se suspendent à leurs branches, sous lesquelles croissent et passent, pour ainsi dire tour à tour dans la même année trois ou quatre moissons différentes. Après avoir admiré ce paysage qui paraît d'autant plus riche et plus brillant, que l'on vient de quitter la route sombre et triste du mont Pausilipe, nos promeneurs revinrent sur leurs pas, repassèrent sous la grotte, et se rendirent sur les revers du mont qui regarde Naples. Parvenus à une certaine h auteur, ils trouvèrent un tombeau à moitié ruiné et presque couvert de ronces et d'épines, du milieu desquelles s'élevait un vieux laurier. Ils entrèrent dans le tombeau et se reposèrent sur quelques pierres que le tems avait détachées. Sais-tu, mon fils, dit M. de de Valmont, quelles cendres reposent dans ce tombeau? ou plutôt quelles cendres y ont reposé; car les

siècles dispersent la poussière qui reste de l'homme, avec tant de soin qu'elle finit par disparaître entièrement. Ce tombeau est celui d'un poète dont le nom est répandu presque par toute la terre; ce nom t'est déjà familier, c'est celui de Virgile.

Quoi! s'écria Charles, nous sommes sur le tombeau de Virgile? — Oui, mon fils: ainsi ce moment est assez convenable pour apprendre ce qu'était ce grand poète. Tu sais déjà déchiffrer passablement ses vers; tu as traduit sans faire trop de contresens, l'églogue qui commence par ces mots:

Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

tu ne seras pas fâché de connaître l'auteur de ces vers. — Oh certainement! mon papa; cela me fera beaucoup de plaisir: peut-être même votre histoire me donnera-t-elle assez de courage pour ne point me rebuter quand

je trouverai des passages trop difficiles. Je le souhaite, reprit M. de Valmont: je commence mon histoire.

Publius Virgilius Maro, naquit à Andes, près Mantoue, l'an 70 avant Jésus Christ. Les ides d'octobre, qui étaient le 15 de ce mois, devinrent fameuses par sa naissance. Les poètes latins prirent dans la suite plaisir à célébrer l'anniversaire de cette heureuse époque qui vit naître un des plus beaux génies du monde. Son père, appelé Maro, était cultivateur, et joignait à la culture de ses champs la profession de potier de terre. Il aimait son fils, et ne négligea rien pour lui faire donner une excellente éducation. Le jeune Virgile profita des soins et des bontés de son père. Il fit de grands progrès dans les lettres grecques et latines, et dans plusieurs autres sciences. Ces progrès lui furent bien avantageux, et les connaissances qu'il avait acquises

l'empechèrent de tomber dans la pauvreté. Apprenez par là, mon fils, à connaître le prix du talent.

La République romaine était alors remplie de divisions et déchirée par la guerre civile. César-Octave, qui tentait de s'emparer de l'autorité souveraine, récompensa les vieux soldats dont il n'avait plus besoin, en leur donnant les champs qui environnent Mantoue et Crémone. Virgile fut ainsi que ses malheureux compatriotes, dépouillé de son patrimoine, et chassé de la maison qui lui avait servi de berceau. Le peu de vers qu'il avait déjà faits lui avaient gagné les bonnes graces de Pollion, qui commandait quelques troupes dans le pays. Ce général touché de son malheur, lui donna une lettre de recommandation pour Mécènes, l'ami intime et le ministre de César-Octave. Virgile partit pour Rome avec son père. Mécènes, qui aimait les grands

talens et qui mettait sa gloire à les protéger, accueillit avec bonté Maro et son fils. Il les présenta lui-même à Octave, qui, par une grace particulière, leur rendit leurs champs et leur maison. Ils revinrent alors satisfaits de leur voyage; mais en arrivant à leur village d'Andes, ils trouvèrent les soldats déjà en possession des terres qui leur avaient été assignées, et leurs infortunés compatriotes réduits à la misère et contraints de s'exiler. Un capitaine, nommé Arius, s'était emparé de la terre de Maro. Celui-ci lui fit voir la lettre d'Octave, et le privilége accordé à lui et à son fils. Le brutal officier refusa d'obéir en menaçant de les tuer l'un et l'autre: soutenu de ses soldats, il les chassa, les poursuivit l'épée à la main, et blessa même Virgile qui fut forcé de passer le Mincio à la nage. Ils retournèrent aussitôt à Rome, et ils obtinrent d'Octave de nouveaux

ordres si precis que l'obstiné capitaine fut cette fois contraint de céder la place.

Virgile remercia son bienfaiteur à sa manière ; il le loua dans ses vers. Ce fut pour célébrer la restitution de ses biens qu'il composa cette première Eglogue que tu as déjà vue. Cette pièce, d'une poésie si touchante, si harmonieuse, fit connaître son grand talent, et devint la source de sa fortune. On l'encouragea. Octave lui-même oubliant un instant les grands intérêts de l'Etat, voulut le voir et l'entendre, et le traita avec cette bonté noble et délicate que les grands princes seuls trouvent en eux-mêmes. Virgile mit trois ans à composer les dix Eglogues qui forment ce que l'on nomme les Bucoliques, c'est-à-dire les Pastorales, ou entretiens de Bergers.

Les guerres civiles avaient désolé l'Italie ; les terres étaient incultes, et

tous les villages dépeuplés, ce qui fut cause d'une disette si affreuse, que le peuple se révolta. Octave-Auguste sentit le besoin de ranimer l'agriculture; Mécènes crut en même tems qu'il fallait en inspirer le goût. Il engagea donc Virgile, déjà connu pour le plus grand poète de son tems, à faire un poëme sur ce premier des arts. Virgile entreprit alors ses Géorgiques, dans lesquelles il donne des leçons sur la manière de cultiver les champs et d'élever le bétail. Pour que les craintes sur l'avenir ne vinssent point troubler son esprit et distraire sa muse, on le combla de biens, et on lui donna une maison charmante, avec une bibliothèque bien choisie, dans un des plus beaux quartiers de Rome; mais pour être bien plus tranquille encore, et pour mieux jouir des beautés de la nature, le poète se retira à Naples, sous le ciel le plus beau, et au milieu des paysages les plus

magnifiques. Il avait trente-quatre ans quand il commença les Géorgiques, et ne les finit qu'après sept ans de travail et de corrections. C'est l'ouvrage qu'il a le plus soigné, celui où il prodigue cette poésie si douce, si facile et si correcte. Aucun poète n'a eu au même degré le talent d'intéresser, et quand il peint la campagne, on sent que c'est un véritable ami de la nature qui exprime les sensations qu'il a éprouvées et les desirs qu'il forme. Je pense bien que tu ne te doutes nullement de tout cela quand tu déchiffres quelques-uns de ses vers, les obstacles que tu rencontres ne te permettent guère de faire attention aux beautés, et d'ailleurs ton âge n'est pas celui où l'on a coutume de remarquer le mérite des auteurs. Si je touche quelques mots de celui de Virgile, c'est seulement pour te disposer à l'apprécier un jour; je conçois que pour aujourd'hui ce sont des paroles

perdues. Continuons notre histoire.

Auguste voulut entendre les Georgiques comme il avait entendu les Eglogues. Il était alors arrêté dans une ville de la Campanie. Virgile commença à lui réciter son poème avec beaucoup de grace; mais sa poitrine était si faible qu'il ne put continuer: Mécènes ne dédaigna pas de faire lui-même la lecture. Il est beau de voir le ministre d'un des plus puissans princes qui aient existé, prendre plaisir à faire valoir les talens d'un simple particulier; mais aussi il faut remarquer que ce souverain et ce ministre avaient eux-mêmes beaucoup d'esprit et de connaissances, et que dans Rome, à cette époque, les grands talens, quoique communs, allaient de pair avec les grandes dignités. Auguste, maître de presque tous le monde alors connu, aimait à s'entourer de tous les gens d'esprit de son tems. Horace et Virgile étaient, en quelque

sorte, de ses amis; il conversait avec eux et les admettait à sa table. Souvent il s'asseyait au milieu de ces deux poètes, et il disait alors par plaisanterie, me voilà entre les larmes et les soupirs; parce qu'Horace était affligé d'une fistule lacrimale, et que Virgile avait l'haleine courte. Les Géorgiques firent tant d'honneur à notre poète, que la plupart des principaux personnages de cette époque l'admirent dans leur amitié. La vénération même qu'on avait pour lui à Rome était telle, qu'un jour s'étant rendu au théâtre, après qu'on y eût récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations. Honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Tant de gloire devait lui faire des jaloux; ceux qui se déchainèrent avec le plus d'acharnement contre lui, furent Mævius et Bavius, deux misérables poètes assez généralement méprisés. Virgile se con-

sola facilement de ces petites disgraces, compagnes ordinaires du génie. Ses grands succès lui donnaient le droit de mépriser la voix impuissante de l'envie. Ils auraient même inspiré de l'orgueil à tout autre : quant à lui il conserva toujours sa première modestie qui était extrême. Il accueillait les critiques avec une sorte de reconnaissance, et rougissait beaucoup chaque fois qu'il s'entendait louer. Quand la multitude accourait dans les rues pour le voir, il se dérobait au plus vîte à cette espèce d'hommage, et n'osait plus reparaître. Que cet illustre exemple ne soit point perdu pour vous mon fils; si un homme tel que Virgile avait cette rare modestie, jugez quelle doit être celle des autres hommes ! Ce sage auteur savait aussi garder le silence. On rapporte qu'un certain Filistus, bel esprit de cour, prenait plaisir à l'agacer continuellement, même en présence d'Auguste :

Vous êtes muet, lui dit-il un jour, et quand vous auriez une langue vous ne vous défendriez pas mieux. Mes ouvrages parlent pour moi, se contenta de répondre Virgile. Auguste applaudit à la repartie, et dit à Filistus : Si vous connaissiez bien l'avantage du silence vous vous garderiez bien de le rompre.

La modestie de Virgile lui attira un jour une plaisante aventure. Auguste donnait des fêtes magnifiques : les journées étaient belles, mais il tombait de la pluie toutes les nuits. Virgile fit attacher à la porte du palais, sans en nommer l'auteur, deux vers, dont voici le sens : « Il pleut toute la nuit, mais » les spectacles reviennent le matin : » César partage l'Empire avec Jupiter. » L'Empereur, flatté par les vers, voulut savoir de qui ils étaient. Virgile se tut et personne ne se présenta. Un certain Bathille, croyant l'occasion favorable pour lui, osa se déclarer auteur de cette

bagatelle ; Auguste lui fit donner une récompense. La hardiesse de Bathille déplut à Virgile, et le desir de punir cet impudent lui suggéra une idée heureuse. Il afficha de nouveau ces deux vers, et il en mit au bas un autre avec le commencement d'un second, dont il n'acheva point le sens. L'Empereur desira que Bathille, ou quelqu'autre poète, finît ce qui était commencé. Personne n'en put venir à bout ; alors Virgile se fit connaître en présentant la petite pièce de vers toute entière, et Bathille, couvert de honte, devint l'objet de toutes les railleries.

Après les Géorgiques, Virgile essaya de faire un ouvrage plus beau et plus parfait encore ; il commença son Enéide en prenant Homère pour modèle. Ce grand poème contient les aventures d'Enée qui, après la ruine de Troïe, rassembla un grand nombre de ses malheureux compatriotes, et vint s'établir en Italie.

Virgile avait passé onze ans à cet ouvrage, il en destinait trois autres pour le revoir et le corriger avec le plus grand soin. En conséquence, il se rendit en Grèce pour s'y renfermer dans la solitude. Malheureusement il rencontra à Athènes Auguste, qui revenait de l'Orient, et crut qu'il était de son devoir de l'accompagner jusqu'en Italie. Pressé du desir de voir les curiosités de la Grèce, il négligea une indisposition qui le surprit à Mégare, et qui augmenta si fort par l'agitation du vaisseau sur lequel il s'embarqua pour se rendre à Brindes, qu'il se trouva très-mal en y arrivant. Pendant sa maladie il demanda son portefeuille avec empressement, afin de brûler son Enéide; mais Auguste s'y opposa en souverain; sans lui la postérité eût été privée de ce divin ouvrage. Virgile alors légua son poème, tout imparfait qu'il lui semblait, à ses amis, Tuna et Varius,

deux excellens poètes, en les conjurant de n'y rien changer. De là vient qu'on y trouve tant de vers qui ne sont pas finis ; il ordonna aussi que son corps fût porté à Naples, où il avait passé les jours les plus agréables de sa vie. Il sortit ensuite de la vie avec la même tranquillité qu'il avait vécu. Les bienfaits de l'Empereur avaient rendu sa fortune considérable : la reconnaissance lui dicta son testament. Il légua une partie de cette fortune à l'Empereur même ; laissa de grandes sommes à Varius, à Tuna, à Mécènes, et abandonna le reste à sa famille qu'il avait mise depuis long-tems dans une grande aisance. Ainsi vécut et mourut un des poètes les plus parfaits qui aient paru dans le monde. Sa vie fut heureuse et sa gloire égala son talent.

Tel fut, mon ami, l'homme dont on t'a mis depuis peu les ouvrages entre les mains. Tu auras bien des peines,

peut-être, bien de petits chagrins, avant de pouvoir les entendre facilement ; mais quand tu en seras là, tu ne regretteras ni tes peines, ni tes chagrins : ton plaisir te fera oublier les désagrémens du passé.

En achevant ces mots, M. de Valmont se leva et cueillit deux petites branches du vieux laurier qui était sur le tombeau. Tous deux descendirent ensuite lentement le Pausilippe, en continuant de s'entretenir du grand poète dont ils venaient de visiter la dernière demeure.

Quelques jours après, M. de Valmont n'ayant plus besoin à Naples, se rendit à Rome. Arrivé dans cette ancienne capitale du monde, son premier soin fut de la parcourir avec son fils, et de faire remarquer au jeune homme, dans les débris qu'ils voyaient, quelle devait avoir été la splendeur et la richesse de cette cité célèbre. Quand ils

eurent vu toutes les ruines magnifiques dont son enceinte est encombrée, ils portèrent leur curiosité hors des murs, et visitèrent les environs également chargés de restes précieux des monumens antiques.

Ces environs ont fait l'admiration et les délices des anciens Romains, et quoique bien changés, font naître encore quelques-uns de ces sentimens dans l'ame de ceux qui savent jouir des beautés de la nature. Il ne faut pas cependant trop s'éloigner de la ville, car, si l'on espérait retrouver tout le territoire fertile et les sites charmans de l'ancien Latium, on se tromperait beaucoup. Les campagnes de Rome, qui, sous leurs anciens maîtres, étaient autant de Paradis terrestres qui entouraient leurs maisons de plaisance, et brillaient de tout ce que produisent de riche l'art et la nature, sont devenues des fondrières et des marais pestilen-

tiels. Quelques coins de terre ont seuls échappé à l'abandon général. M. de Valmont apprit que le Tibur d'Horace, avait, sous son nom moderne de Tivoli, conservé les graces que les poètes lui ont reconnues, et qu'il a si agréablement célébrées dans ses vers. Ils s'y rendit avec son fils.

Tivoli est à six lieues de Rome : ce chemin est une solitude mêlée de ruines. On rencontre sur les bords un lac qui exhale une odeur de soufre, et qui empoisonne l'air aux environs. Mais on est bien dédommagé du triste aspect de la Solfatare en arrivant à Tivoli, ou, pour mieux dire, sur les bords de l'Anio, maintenant le Teverone. La ville, qui contient environ dix-huit cents habitans, est sans agrémens et semble n'être habitée que par des forgerons. Nos promeneurs s'empressèrent de la quitter pour se rendre dans le lieu où Horace avait eu une

maison. Ils suivaient le cours paisible de l'Anio, entendant le bruit sourd et continuel de la cascade. Ce bruit augmente à mesure qu'ils approchent. Tout-à-coup ils voient les eaux rencontrer un rocher brisé à pic, écumer, jaillir et se précipiter avec un fracas horrible dans un abîme où elles se mêlent, grondent et bouillonnent de manière à faire trembler le spectateur de cette merveille. La cascade a plus de cinquante pieds de hauteur et l'eau qui s'en échappe, comme une poussière épaisse, arrose les environs à plus de cent toises.

Quand on est au-delà de cette cascade, on trouve un chemin extrêmement agréable. On passe sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes, enfin on arrive aux cascatelles, c'est-à-dire, à de

petites cascades formées par l'Anio que plusieurs rochers arrêtent et divisent. Le bruit qui en sort, joint à la fraîcheur qui s'en exhale et aux sites charmans et pittoresques, produit dans l'âme mille sentimens divers et tous délicieux. M. de Valmont et Charles, enchantés de ce spectacle si varié, s'assirent sous un vieil olivier pour en jouir plus long-tems et plus à leur aise.

C'est en ce lieu charmant, dit M. de Valmont que plusieurs illustres Romains venaient se délasser de leurs travaux glorieux ou seulement de la magnificence de Rome. Mécènes y avait une maison, on en trouve encore quelques ruines; Horace y venait aussi passer d'heureux jours, et sa modeste demeure lui plaisait plus que le palais d'Auguste. Il faut que je te raconte la vie de cet aimable et sage poète, comme je t'ai raconté celle de Virgile.

Quintus Horatius Flaccus, eut pour

père un simple affranchi, c'est-à-dire un esclave à qui on avait donné la liberté ; mais cet affranchi connaissait le prix d'une bonne éducation, et quoiqu'il ne fût pas riche, il ne négligea rien pour que son fils jouît de ce bienfait inestimable ; il ne craignit même point de se ruiner pour parvenir à ce but ; il fit plus encore, il se dévoua entièrement au bonheur de ce fils chéri. Il devint son gouverneur, et prit la peine de l'accompagner lui-même chez les maîtres. Horace méritait un tel père, car il profita de ses soins et en conserva précieusement le souvenir dans son coeur ; c'est lui-même qui nous apprend ces particuliarités.

« Jamais, dit-il, jamais je n'imiterai ces ingrats qui, pour pallier la bassesse de leur origine ; s'excusent presque de n'avoir pas eu des parens aussi illustres qu'ils le desireraient. Je pense et parle d'une manière différente : si

la nature nous permettait de rentrer une seconde fois dans la carrière de la vie, et quelle nous donnât la liberté de choisir nos pères, je laisserais chacun choisir au gré de sa vanité : je m'en tiendrais au mien, et n'en irais point choisir un autre parmi les faisceaux et sur les sièges curales. »

Horace avait fait ses premières études à Rome ; il alla ensuite à Athènes ; il était dans sa 19e. année. Trois ans après Brutus, qui s'était mis à la tête d'un parti pour rétablir l'ancien gouvernement dans son intégrité, passant par Athènes, emmena un grand nombre de jeunes gens. Horace le suivit et obtint une place de tribun des soldats. Malheureusement ou plutôt heureusement, il n'avait point l'ame belliqueuse : il s'effraya au milieu du combat, et jeta son bouclier pour mieux fuir. Depuis ce jour fatal, il renonça aux armes et se livra tout entier aux

lettres. Il vint à Rome. L'indigence alors l'effraya sur l'avenir, il fallait prendre un état, une profession : l'indigence lui inspira la hardiesse de faire des vers. Virgile les lut et prévit que Rome allait avoir un grand poète de plus ; une ame vulgaire se serait empressée d'éloigner ce nouveau concurrent. Le bon Virgile s'empressa de faire le contraire : il devint l'ami du jeune homme, et montra ses vers à Mécènes, le protecteur déclaré de tous les talens. Mécènes voulut voir le nouvel auteur et le manda. Horace lui plut : il le prit en affection, et le présenta à Auguste, qui le combla de bienfaits et de caresses. Le poète devenu l'ami du prince et du ministre, vecut à la cour avec autant de familiarité que s'il se fût trouvé parmi ses égaux. Auguste qui aimait beaucoup son esprit enjoué et délicat lui offrit la charge de sécrétaire du cabinet, et

écrivit pour cet effet à Mécènes, en ces termes : « Jusqu'ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires et infirme, je souhaite que vous m'envoyiez notre Horace; il passera de votre table à la mienne, et il m'aidera à faire mes lettres ». Horace, qui mettait sa liberté à un plus haut prix que les honneurs et les richesses, ne crut pas devoir accepter une offre si brillante qui l'aurait gêné, et s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. L'Empereur ne fut point choqué de son refus, et continua d'être de ses amis. Quelque tems après, il lui écrivit ainsi : « Usez-en à mon égard avec liberté, comme si j'étais votre commensal; cette qualité vous en donne le droit : vous savez que je voulais que vous vécussiez de cette manière avec moi, si votre santé l'eût permis ».

Horace ne se plaisait qu'à ses maisons de campagne ; il venait sur-tout à Tivoli, dans ces beaux lieux que nous admirons en ce moment. C'était ici qu'il goûtait la douceur du repos, unique objet de ses voeux. S'il savait plaire aux grands, il savait aussi ne pas s'en rendre esclave. Mécènes, après lui avoir, pendant sa vie, donné de nombreuses marques d'amitié, lui en donna une dernière au moment de la mort : ce Ministre le recommanda dans son testament aux soins de l'Empereur. Je vous conjure, disait-il à ce Prince, de vous souvenir d'Horace comme de moi-même. Horace, de son côté répondait avec sincérité à ces sentimens ; il avait toujours desiré de ne point survivre à son protecteur ; et, comme si le sort l'eût exaucé, il mourut quelques mois après lui.

Horace sut se rendre heureux par son caractère même. Ses poëmes por-

tent aussi l'empreinte de ce caractère. Enjoué et ami du plaisir, il a souvent chanté l'art de jouir de la vie; plein de goût et d'un esprit fin et délicat, il ne put souffrir les écrits médiocres, et sut tourner en ridicule les mauvais poëtes : ses ouvrages sont des satires, des épîtres et des odes; je me souviens de quelques vers qui le peignent parfaitement. Les voici :

Horace dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse et douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif et pressant,
Est par-tout instructif, par-tout intéressant.
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui mène à la raison par une route aimable.
Chez lui le jugement, aussi grand que l'esprit,
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit.
Ses ouvrages divers renferment la pratique
Des règles que prescrit sa brillante critique.
Il juge de sang-froid et compose avec feu.

Ces vers se rapportent principalement à son Art poétique, petit poëme dans lequel il enseigne aux auteurs les

règles de la versification et les principes du bon goût.

En voici d'autres qui caractérisent sa philosophie :

Avec lui l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux Dieux de nous l'avoir
donnée.

GRANDEUR D'AME.

La grandeur d'ame honore la vertu dans l'ennemi même qui a su résister.

Lorsque Soliman eut pris le château de Budes, en 1519, il trouva dans un cachot Nodostie, gouverneur de la place. Il fut curieux de savoir la raison d'un événement si extraordinaire. Les Allemands de la garnison lui avouèrent que Nodostie les ayant traités de lâches et de perfides, parce qu'ils le

pressaient de capituler, ils l'avaient enfermé pour avoir la facilité de se rendre. Le Sultan, plein d'admiration pour la fidélité et la bravoure du généreux Gouverneur, le combla de louanges et de présens, le mit en liberté, et condamna à mort tous ceux qui avaient manqué d'une manière si honteuse à la subordination militaire.



EFFET DE LA DÉSOBÉISSANCE.

Deux frères, l'aîné âgé d'onze ans environ; le cadet de dix, étaient tous les deux tendrement aimés de leurs parens. Leur père, qui était négociant, se voyait souvent obligé de voyager à cheval. Alors il avait coutume de prendre avec lui deux pistolets chargés, pour se défendre contre l'attaque des voleurs. De retour chez lui, il les déchargeait ordinairement, ou en ti-

rait la charge avec le tire-bourre, pour prévenir les accidens qui pourraient arriver en les maniant. Malgré cette précaution, il défendait souvent à ses fils de toucher à ses pistolets, ou à toute autre arme à feu que ce fût, parce que, disait-il, les enfans ne savent pas manier ces sortes d'armes. En général il leur donna le conseil, comme une règle dont ils ne devaient jamais s'écarter lors même qu'ils seraient grands, de ne pas badiner avec ces sortes d'armes, parce que ces badinages avaient déjà causé les plus terribles accidens.

De retour d'un de ses voyages, et comptant en faire dans peu un nouveau, il ne voulut pas cette fois décharger ses pistolets chargés à balles, et les suspendit dans la chambre. Il ne lui vint pas dans l'esprit que ses fils y toucheraient, parce qu'il le leur avait défendu.

Mais qu'arriva-t-il? Le lendemain

matin, le père étant sorti, Guillaume et Charles, c'étaient les noms des deux petits garçons, furent s'amuser dans la chambre de leur père. Ils virent les pistolets pendus au mur. « Allons jouer au soldat », dit Guillaume à son frère cadet; et tout de suite il monta sur une chaise, détacha les deux pistolets, et en présenta un à Charles. « Ne sais-tu pas », lui dit Charles, qu'il nous a été défendu de toucher aux pistolets? — « Cela est vrai », répondit Guillaume; mais tu sais bien qu'ils ne sont pas chargés, et puis nous n'y gâterons rien. Vois-tu comme je sais tendre le chien? (A ces mots il banda les deux pistolets). — Maintenant mets-toi là, et fais attention à mon commandement: au moment que je crierai feu, tu débanderas ton pistolet. Tous deux étant vis-à-vis l'un de l'autre, Guillaume commanda; attention! Présentez vos armes! feu! — A ce mot, tous

les deux débandèrent leur pistolet, et tous les deux, hélas! tombèrent à terre mortellement blessés. Au bruit des pistolets, la mère accourut toute consternée. Ciel! quel aspect! Elle trouva ses deux enfans à terre, baignés dans leur sang. Elle tomba évanouie auprès d'eux, et ne reprit ses sens que pour voir ses deux fils morts à côté d'elle.

Qui pourrait exprimer le déchirement de cœur de la mère et la douleur muette du malheureux père, à qui l'état horrible dans lequel il trouva ses deux fils, dit tout ce qui était arrivé?



MORT DE PHOCION.

Injustement condamné par des citoyens jaloux, le grand Phocion, l'un des plus célèbres personnages de la Grèce, était près de boire la ciguë, lorsqu'on lui demanda s'il ne voulait

rien dire à son fils. Faites-le venir, dit-il. On va chercher le jeune homme; on le conduit, on le présente au père. — Mon cher fils, lui dit-il, je vous recommande de servir votre patrie avec autant de zèle et de fidélité que moi, et sur-tout d'oublier qu'une mort injuste fut le prix dont elle paya mes services.

LE CALIFE HUSSAIN.

Le calife Hussain, fils du grand Ali, était à table : un de ses esclaves laisse tomber un plat de riz bouillant sur sa tête. Hussain jette sur l'esclave un regard sérieux; celui-ci, tout tremblant, se prosterne devant lui, et dit ces paroles tirées de l'Alcoran :

« Le paradis est fait pour ceux qui » retiennent et domptent leur colère ».

HUSSAIN, *froidement.*

Je ne suis point en colère.

L'ESCLAVE, *continuant le verset.*

Et qui pardonnent à ceux qui les ont offensés.

HUSSAIN, *sans le regarder.*

Je te pardonne.

L'ESCLAVE, *continuant le verset.*

Et Dieu chérit par-dessus tout ceux qui font le bien pour le mal.

HUSSAIN, *lui tendant la main avec bonté.*

Eh bien! lève-toi, je te donne la liberté et quatre cents drachmes d'argent (deux cents francs).

A ces mots, l'esclave rendit mille actions de graces à ce vertueux Calife.

Homme bienfaisant, s'écria-t-il après, vous imitez l'arbre chargé de feuilles et de fruits; il prête son ombre, il donne ses fruits à celui dont le bras audacieux lance des pierres contre lui.

LE PEINTRE ESCLAVE.

Conte.

Un peintre voyageur fut pris par un corsaire,
Et conduit au roi de Salé.
Ça, dit-il fièrement au captif désolé,
Bâtard du Titien, voyons ce que peut faire
Le pinceau dont tu t'es vanté ;
Si tu réussis à me plaire,
Je te promets la liberté.
Peins, pour orner ma galerie,
Toutes les nations, et que ton industrie
Fasse encore que l'œil, dès le premier moment,
En distingue chacune à l'air, au vêtement.
Le peintre, dans l'espoir de sortir d'esclavage,
Dresse son chevalet ; et pinceau d'imiter
Si bien, qu'à n'en pouvoir douter,
On les reconnaissait à l'habit, au visage.
Mais chaque peuple était vêtu
Suivant sa diverse manière
Dans son image singulière ;
Le seul Français était tout nu,
Portant uniquement sur son bras qu'il replie
Une pièce d'étoffe. Où sont donc tes esprits ?
Dit le Monarque au Peintre, et par quelle folie
Peins-tu le Français sans habits ?
Seigneur, lui répond-il, ne soyez pas surpris ;

Il change si souvent de mode,
Que mon art ne sachant où se déterminer
Lui donne de l'étoffe afin qu'il s'accommode
Comme il voudra l'imaginer.

LES DEUX PAVILLONS.

Un jeune marinier provençal était embarqué avec l'intrépide Jean-Bart. Morbleu, dit cet illustre marin en abordant un vaisseau hollandais, je donnerais dix pistoles à celui qui m'apporterait le pavillon de contre-amiral, et six à celui qui me livrerait celui de poupe. Le jeune marinier s'étant élancé avec les autres sur le vaisseau ennemi, monte au mât pour en enlever le pavillon. Le contre-maître l'aperçoit, lui tire deux coups de fusil, dont l'un lui perce la main, et l'autre la cuisse. Le marinier, d'un sang-froid presqu'incroyable, enveloppe sa main avec son

mouchoir et sa cuisse avec sa cravate, continue de monter, enlève le pavillon, s'en fait une ceinture, descend, va sur la dunette pour enlever le pavillon de poupe. Il l'a déjà détaché à moitié : le contre-maître l'aperçoit encore, lui porte un coup du ponton. Le marinier se retourne, prend une hache d'armes qu'il a à son côté, en donne un coup du pic au contre-maître, lui crève un œil, le renverse par terre, continue de détacher le pavillon, l'ajuste à sa ceinture, et va porter ces deux pavillons à Jean-Bart qui lui offre la récompense promise. Il refuse, en répondant que l'honneur seul dirigeait les soldats commandés par Jean-Bart.

L'HOSPITALITÉ RESPECTÉE.

Les Espagnols et les Maures habitaient le même pays, lorsqu'un cavalier espagnol se battit en duel contre un jeune Maure, et le tua. Il prit aussitôt la fuite ; et pour se dérober à ceux qui le poursuivaient, il passa par-dessus le mur d'un jardin, et s'y cacha. Le propriétaire de ce jardin, qui s'y promenait alors, était un Maure ; il reçut l'Espagnol, qui lui conte la malheureuse affaire qui le forçait de fuir, et qui lui demande asile. Le Maure lui accorda sa protection, et lui offrit la moitié d'une pêche, en lui disant : mange ce fruit-là, parce que, quand tu l'auras dans la bouche, je ne puis, quand je le voudrais, te refuser l'hospitalité. Il fit cacher le jeune cavalier dans un pavillon dont il ferma la porte à clef. Le Maure se retira ensuite dans

sa maison; mais il arrivait à peine, qu'il vit entrer une foule de voisins apportant tout en pleurs son fils qui, lui dit-on, venait d'être tué par un Espagnol. On désigna le meurtrier, et le malheureux père reconnut le cavalier qu'il venait de cacher. Il ne dit rien; et renfermant dans son sein l'excès de sa douleur, il sortit. Dès que la nuit fut venue, il alla seul à son jardin; et ouvrant le pavillon : sortez, dit-il au jeune cavalier; celui que vous avez tué est mon fils : on vous a si bien dépeint, que je n'ai pu vous méconnaître; je pourrais vous punir si je n'écoutais que ma vengeance ou plutôt le plus juste ressentiment; mais je vous ai offert à manger, je vous ai donné ma parole, je la tiendrai. Il conduisit l'Espagnol dans son écurie, lui donna le meilleur de ses chevaux, et le congédia avec ces mots : profitez des ombres de la nuit; demain, au point du

jour, vous serez en sureté. Vous avez répandu le sang de mon fils : ce coup affreux a déchiré mon cœur ; mais Dieu est juste et bon, et je le remercie de me donner assez de force pour étouffer ma colère, ou assez de vertu pour remplir mes engagemens.

LA BIENFAISANCE
RÉCOMPENSÉE.

Ali-Jbn-Abas, favori du calife Mamoun, et inspecteur de la police sous le règne de ce prince, raconte l'histoire suivante :

Je me trouvais un soir auprès du Calife, lorsqu'on amena devant lui un homme qui avait les mains et les pieds garrottés. Mamoun m'ordonna d'avoir l'œil sur ce prisonnier, et de le ramener devant lui le lendemain matin. Le Calife me paraissait fort irrité : la

crainte de m'exposer moi-même à sa colère me fit prendre la précaution d'enfermer le prisonnier dans mon Harem, le lieu le plus sûr de ma maison.

Lui ayant demandé quelle était sa patrie, il me dit qu'il était né à Damas, et qu'il demeurait au quartier de la grande mosquée. « Que le ciel, m'écriai-je, répande ses bénédictions sur la ville de Damas, et en particulier sur le quartier où est votre maison » ! Il desira de savoir la cause de ce mouvement de joie : je ne le lui cachai pas en lui disant qu'un homme de ce quartier-là m'avait sauvé la vie.

Cette réponse excita toute sa curiosité, il me conjura de la satisfaire. « Il y a déjà bien des années, continuai-je, que le Calife déposa le Vice-roi de Damas. J'accompagnai celui que le Prince avait nommé son successeur. Au moment que nous prenions possession du palais du Gouverneur, il

s'éleva une dispute entre l'ancien et le nouveau Gouverneur. Le premier avait excité les soldats à la révolte. Ils nous attaquèrent : je sautai par une des fenêtres du palais ; et me voyant poursuivi par d'autres, je me sauvai dans votre quartier. Là je trouvai une maison ouverte, et le maître à la porte. L'ayant prié de me sauver la vie, il me mena aussitôt dans l'appartement de ses femmes, où je vécus pendant un mois en repos et dans l'abondance.

» Un jour mon généreux hôte m'apporta la nouvelle qu'une caravane allait partir pour Bagdad, et que, si j'avais envie de revoir ma patrie, je pourrais profiter d'une occasion si favorable. Manquant d'argent, j'aurais été obligé de suivre la caravane à pied. Cela eût été pénible pour moi ; cependant la honte me fermait la bouche et m'empêchait de découvrir mes besoins à mon hôte. Quel fut mon étonnement,

lorsque le jour de mon départ on m'amena un superbe cheval, et un mulet chargé de toutes sortes de provisions, avec un nègre qui devait me servir pendant le voyage! Ce ne fut pas tout. Mon hôte me fit présent d'une bourse remplie d'or, me conduisit lui-même auprès de la caravane, et me recommanda à plusieurs voyageurs, de ses amis. Voilà le service important que j'ai reçu à Damas, et qui me rend votre ville si intéressante. Mes efforts pour retrouver mon bienfaiteur ont été inutiles jusqu'ici. Je mourrais content si je pouvais lui témoigner ma reconnaissance.

» Vos vœux sont remplis, s'écria ici mon prisonnier avec un transport de joie! L'homme qui vous reçut chez lui, c'est moi; ne me reconnaîtriez-vous plus » ? — Le tems qui s'était écoulé depuis cette aventure, joint aux souffrances du prisonnier, avait altéré

son visage : cependant, en contemplant attentivement ses traits, je n'eus pas de peine à le reconnaître, et les circonstances qu'il m'allégua ne me permirent pas de douter que mon prisonnier ne fût le même qui m'avait sauvé la vie d'une manière si généreuse. Je l'embrassai en versant des larmes, je lui ôtai ses chaînes, et je lui demandai comment il s'était attiré la colère du Calife.

« Des ennemis vils et méprisables, me répondit-il, m'ont noirci auprès de lui, quoique je fusse innocent; on m'a fait partir de Damas avec la plus grande précipitation, et l'on a poussé contre moi la cruauté jusqu'à me priver de la consolation d'embrasser encore une fois ma femme et mes enfans. Je ne sais quel sort m'attend; mais si la sentence de mort prononcée contre moi s'exécute, je vous conjure d'en informer ma famille. . . . .

» Non, vous ne mourrez point, répliquai-je, je vous en donne ma parole; vous reverrez votre famille, et dès ce moment vous êtes libre ». Aussitôt j'allai chercher différentes pièces des plus belles étoffes de soie, et je le priai de les porter à sa femme; j'y joignis une bourse contenant mille sequins. « Allez, lui dis-je, revoir les précieux gages de votre tendresse que vous avez laissés à Damas; que la colère du Calife tombe sur moi, je ne la crains pas, pourvu que j'aie le bonheur de vous sauver.

» Quelle proposition! reprit mon prisonnier. Me croyez-vous capable de l'accepter? Quoi! pour échapper à la mort, je sacrifierais aujourd'hui cette même vie que je vous ai sauvée autrefois? Tâchez plutôt de convaincre le Calife de mon innocence; je ne demande point d'autre preuve de votre reconnaissance. Si vous ne pouvez le

tirer de son erreur, je lui présenterai volontiers ma tête. Qu'il dispose de ma vie, pourvu que je sache la vôtre en sureté ». Ces paroles me pénétrèrent l'ame; je redoublai de prières pour qu'il prît la fuite; mais il demeura inébranlable dans sa résolution.

Le lendemain matin, je ne manquai pas de paraître devant le Calife. Ce Prince était revêtu d'un manteau couleur de feu, ce qui était une marque de sa colère. Dès qu'il me vit, il s'informa de mon prisonnier, et ordonna en même tems que le bourreau fût appelé. « Seigneur, lui répondis-je en me prosternant à ses pieds, il est arrivé quelque chose d'extraordinaire au sujet de l'homme que vous me confiâtes hier. Permettez-moi de vous le rapporter ». Ces mots le firent frémir de colère. « Je te jure, me dit-il, par l'ame de mon aïeul, que tu mourras à la place de ton prisonnier, si tu l'as

laissé échapper ». — « Ma vie et la sienne, répliquai-je, sont dans vos mains, Seigneur ; daignez seulement m'entendre ». — « Parle, répondit-il »! Je racontai alors au Prince de quelle manière cet homme m'avait sauvé la vie à Damas ; je lui avouai ensuite que je lui avais offert de le remettre en liberté ; mais, que dans la crainte d'exposer ma vie, il avait refusé d'accepter cette offre. « Seigneur, poursuivis-je, il n'est point coupable ; un homme si généreux ne saurait l'être. Ce sont de vils calomniateurs qui vous l'ont rendu suspect ; il est la victime de la trame la plus noire de ses ennemis ».

Le Calife parut être touché. Ce Prince avait reçu de la nature une grande ame ; il ne put s'empêcher d'admirer le procédé de mon ami. « Je lui pardonne en ta faveur, me dit-il, porte-lui cette bonne nouvelle, et conduis-le auprès de moi ». Je me prosternai aux pieds

du Prince, je les baisai, et je le remerciai de sa grace avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Je conduisis ensuite mon prisonnier auprès du Calife. Le Monarque lui fit présent d'un habit de fête, de dix chevaux, de dix mulets et de dix chameaux, et lui donna encore dix mille sequins pour fournir aux frais de son voyage, avec une lettre de recommandation pour le gouverneur de Damas.

RÉPARTIE D'ANACHARSIS.

Un fat Athénien disait avec mépris
Au philosophe Anacharsis,
Qu'il était un barbare, et né dans la Scytie.
Oui, dit Anacharsis, il est vrai, c'est pour moi
Un chagrin d'être né parmi la Barbarie,
Et j'ai honte de ma patrie;
Mais la tienne a honte de toi.

AMOUR PATERNEL.

Un homme, nommé Jacques, exerçait une profession vile, s'il est quelque profession qui puisse humilier ; il avait une femme et quatre enfans. Son travail lui fournissait à peine de quoi procurer la subsistance à cette malheureuse famille : il goûtait cependant le vrai bonheur ; son cœur s'ouvrait à la joie quand il les voyait contens et qu'il chantait avec eux. Il employait les jours et les nuits à son travail ingrat. On dirait que la fortune est un mauvais génie qui se plait à persécuter les cœurs honnêtes, à les déchirer et les percer des traits les plus sensibles. Jacques, malgré tous ses soins, ses veilles, son obstination à combattre son triste sort, se vit accablé de la plus affreuse misère : sa femme, ses enfans tombèrent dans le besoin ; ils gémirent, ils demandèrent du pain : Jacques pleura avec eux ;

il sentit l'horreur de leur situation : il oubliait, en quelque sorte, que lui-même avait faim pour se remplir des cris et de l'état horrible de sa famille ; il implora l'assistance de ses voisins, mais il est inutile de dire que presque tous dédaignèrent même de le regarder. Qu'est-ce sur la terre qu'un malheureux ! Il demanda l'aumône avec larmes ; on ne l'écouta pas, et l'on ne vit point ses pleurs ; ou si quelqu'un à qui il arrivait par hasard d'avoir une légère émotion d'humanité, s'arrêtait pour lui donner des secours, c'était un si faible soulagement, que sa femme et ses enfans ne faisaient que reculer leur fin de très-peu d'instans. Ce malheureux au désespoir court égaré dans les rues ; il rencontre un de ses camarades de la même profession et à peu près aussi indigent que lui : celui-ci est frappé de la douleur où il voit Jacques ; il lui en demande le sujet. « Je

» suis perdu, répond le pauvre homme;
» ma femme, mes enfans n'ont pas
» mangé depuis hier midi, et.... je ne
» sais où je vais.... Ils vont mourir. —
» Mon ami, lui dit l'autre, pénétré de
» sa situation, voilà deux sous, c'est
» tout ce que je possède ; si tu voulais
» gagner quelqu'argent, je t'enseigne-
» rais bien un moyen. — Je ferai tout,
» reprend Jacques avec vivacité, hors
» ce qui est contre l'honneur et la re-
» ligion. — Eh bien, reprit son cama-
» rade, va à tel endroit, chez telle
» personne ; elle apprend à saigner,
» elle te donnera quelqu'argent ». Jacques va chez la personne indiquée ; on le saigne d'un bras, il est payé. Il apprend la même chose dans un autre endroit, il y court ; il se fait encore saigner de l'autre bras. Cet homme si respectable et si à plaindre, transporté de joie, achète du pain, retourne précipitamment chez lui, le partage avec

sa femme et ses enfans. Ils le voient changer de couleur ; il s'assied, le sang coule de ses bras. « Mon mari ! mon » père ! qu'avez-vous? vous vous êtes » fait saigner ! Ma chère femme, mes » chers enfans, leur dit-il avec un pro- » fond soupir, et en les tenant em- » brassés étroitement, c'était.... c'était » pour vous donner du pain ». Alors ces infortunés s'inondent de leurs larmes ; ils se pressent réciproquement contre leurs cœurs. Quel spectacle ! Enfin on arrête le sang ; et cette action sublime ayant été connue de personnes vertueuses, elles s'empressèrent d'assurer la subsistance de cette famille.

Tendresse paternelle, de quoi n'êtes-vous pas capable !

FIN DU PREMIER VOLUME.

